

L'histoire d'Achicourt



Ces documents reprennent le site, privé , de René Lagache, en sa version 2020.

Ils présentent l'histoire de la ville d'Achicourt, localité du Pas-de-Calais, son histoire, sa situation géographique, sa rivière: le Crinchon, ses habitants : les Achicouriens, l'agriculture, son industrie.

Son moulin, reconstruit en 1994, fait l'objet d'une autre publication.

Achicourt fait partie de la Communauté Urbaine d'Arras.

Code postal 62217 - Code INSEE 62004

Coordonnées GPS (Mairie) : 50.273467,2757626

Ce site, privé, ne traitant pas de l'actualité de la commune.



Pour écrire ces pages sur Achicourt et ses environs, je me suis servi des ouvrages suivants :

- **Léopold Bernard, instituteur, écrit l'histoire de son village : Achicourt des origines à 1900.** Par Jean-Michel DECELLE (1982)
- **L'enseignement à Achicourt de 1789 à 1914,** publié à l'occasion des 20 ans du Collège Adam de la Halle.
- **ACHICOURT Regards sur le passé.** Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)
- **LE CRINCHON Numéro spécial du Petit Adam.** Journal du Collège Adam de la Halle - Achicourt (Juin 1993)
- **Scènes de la vie rurale. Photographies de Charles LECOINTE 1884-1975 - Musée des Beaux-Arts d'Arras** (1992)
- **Villages d'Artois à l'ouest d'Arras,** par le Club d'histoire locale, de l'école normale d'instituteurs d'Arras (1977)
- **ACHICOURT pendant la Révolution 1789-1799.** Par Jean Michel DECELLE (1989)
- **Le chemin de Fer à Arras et Achicourt - Collège Adam de la Halle - Achicourt** (1984)
- **Le moulin d'Achicourt et les moulins de la région d'Arras.** Par Jean-Michel DECELLE - Paulette Gournay - Francis PERREAU - Mairie d'Achicourt (1996)
- **Arras, 2000 ans d'histoire, en bande dessinée,** Collection Histoires de villes
- **Quatre cents vues des villages d'Artois en 1605 -1610 tirées des albums de Croy,** par Roger BERGER et Raymond DUBOIS.(1960)
- **Guide de Flandres et Artois mystérieux - Les guides noirs,** Tchou éditeur, 1969
- **Les bulletins municipaux de la Ville d'Achicourt, ceux de la Ville d'Arras et de la Communauté Urbaine d'Arras**
- **Les documents de l'exposition dans l'église Saint Christophe d'Achicourt du 9 au 11 novembre 1996 sur l'histoire de cette paroisse ainsi que sur les Cités de Cheminots d'Arras et d'Achicourt.** Par Messieurs Daniel DÉBUT et Jean-Claude PILLON.
- **Des documents, cartes et photos anciennes, relevées aux Archives Départementales du Pas de Calais.**
- **Dictionnaire d'AMBOISE Nord-Pas de Calais** (1996)

Je remercie particulièrement :

- *Monsieur Jean Michel Decelle, professeur au Collège Adam de la Halle, de m'avoir permis de reprendre ses écrits sur Achicourt,*
- *Monsieur François Pelcat pour l'utilisation de ses photos sur la reconstruction du moulin,*
- *Monsieur Début et monsieur Jean-Claude Pillon pour le prêt de leurs documents sur l'histoire des cités de Cheminots d'Arras et d'Achicourt ainsi que sur la Paroisse Saint-Christophe.*

Historique

Le nom du village d'Achicourt a connu plusieurs orthographes :

1027 Harcicorte
1218 Herchicourt
1225 Hachicourt
1237 Harchicourt, Harchecort
1257 Hachicourt
1267 Harchycort, Hachicourt
1270 Harchicourt
1271 Harcicourt
1272 Hacycourt
1296 Harchicourt, Harchicourdel
1310 Hachicourt, Achicourt



Sceau du comte Bauduin en 1115 Sceau de Jehanne d'Achicourt

En ce qui concerne l'origine du nom, il existe différentes hypothèses :

Harcia signifiant osier en latin (la commune est bâtie sur un endroit marécageux. Harchelle, en patois, a la même signification).

Ache : champ cultivé (qu'on retrouve dans Acheux, Acheville...) Achinus viendrait du bas latin "jardinier". (Ces deux derniers noms mettent l'accent sur la vocation maraîchère qu'a toujours eu Achicourt).

Haricerius, enfin, qui aurait été un habitant de l'endroit sur lequel est bâtie la commune actuelle).

Certaines de ces hypothèses sont plausibles, aucune n'est une certitude. On a pu ainsi, en se basant surtout sur l'interprétation étymologique, voir dans ce site un défrichement gallo-romain avec des zones marécageuses devenant de fertiles hortillonnages.



Le blason de la Ville d'Achicourt avec les armoiries des Arras-Achicourt d'hermine en chef de gueules dans la salle des mariages de l'Hôtel de Ville.

Les Baudets

Les habitants d'Achicourt s'appellent Achicouriens et Achicouriennes. Ils ont eu un surnom : les Baudets, en partie à cause du nombre important de ces animaux, les ânes, dans la commune à une certaine époque, mais surtout pour une raison plus historique:

UN MAUVAIS TROUVÈRE ...
"SIRE BAUDUINS ASNIERS"

Le jeune Bauduin était mineur lors de la mort de son père; la tutelle fut d'abord exercée par son oncle Jean; après la disparition de celui-ci, Bauduin occupa son office jusqu'en 1269-1270, date probable de sa mort. Le rôle du nouveau Châtelain est assez nébuleux. Les seuls actes que l'on a pu retrouver se rapportent à l'année 1263. Dès son jeune âge, fidèle aux traditions familiales, le jeune Bauduin s'essaye à la poésie. Il ne semble pas y avoir réussi. Vilain d'Arras n'hésite pas à identifier Bauduin au chaudronnier "cardonaus", et en raison de son insuccès, le compare volontiers à l'âne. D'où l'origine réelle du mot actuel "baudet" diminutif de l'âne, doit être recherchée dans le nom même du jeune châtelain d'Arras, seigneur d'Achicourt. Le "baudet" cherche en vain à accéder au titre de meilleur Trouvère dans un concours ouvert au sujet d'un moulin: et le malicieux trouvère n'ajoute-t-il pas :

"Ermenfroid sera li mausnier
Et Sire Bauduin asnier.
Cou est droiture dou moulin
Manoir i doivent Bauduin."

Mes sources :

Léopold Bernard, instituteur, écrit l'histoire de son village : Achicourt des origines à 1900. Par Jean-Michel DECELLE (1982)

ACHICOURT Regards sur le passé. Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)



Histoire - L'origine d'Achicourt

Elle remonte au VIII^e siècle au plus tard. Le diplôme par lequel Thierry III, roi des Francs, fait donation de 1400 arpents de terre à Saint-Vindicien, évêque d'Arras, pour la dotation de l'Abbaye de Saint-Vaast mentionne le « Pouvoir de Hées » (Manse in Hadis).

Hées se trouvait entre Achicourt et Arras. Le chemin bordé de maisons, à droite du Crinchon qui après être passé sous un pont, serpente dans les prairies, est l'ancien chemin d'Achicourt à Arras. A gauche grande ferme dont les bâtiments sont entourés d'un mur faisant angle droit. Grande grange à haut pignon et contrefort perpendiculaire. Tout contre, habitation composée de deux corps de logis. Tout ce quartier a été bouleversé depuis le 17^e siècle par les travaux du génie militaire. Dans le fond Arras. On distingue le Beffroi, la tour de Saint-Vaast, la Cathédrale, la Sainte Chandelle, Saint Aubert, et le moulin de la porte d'Amiens à gauche.



Cette rue la plus ancienne d'Achicourt -- longtemps appelée la Neuve-Rue -- allait jusqu'à la porte d'Haizerue (rue des Capucins maintenant).

(Reproduction des miniatures de l'Album de Croy, le commentaire est tiré de l'ouvrage "Quatre cents vues des villages d'Artois en 1605 -1610")

Le village d'Achicourt comprenait trois seigneuries :

La seigneurie de Hées qui appartenait à l'Abbaye Saint-Vaast, elle s'étendait du pont de Hées sur le Crinchon jusqu'au chemin d'Hagerue et au Petit Bapaume.

La seigneurie de la Vigne conférée à ladite Abbaye. Dans son cartulaire de 1150 Guiman mentionne ce fief. Une autre seigneurie, dite seigneurie d'Achicourt, s'étendait depuis l'église (ancien cimetière actuel) jusqu'à l'extrémité du territoire vers Agny et Wailly.

Seigneurie ecclésiastique

L'abbaye de Saint-Vaast possédait un riche domaine sur le territoire d'Achicourt.

En 1670, l'abbaye de Saint-Vaast est propriétaire de 430 mesures de terres affermées (environ 2 ha) à divers particuliers d'Achicourt. En 1780 le domaine de ladite abbaye se trouve réduit à 277 mesures 3 coupes. La différence entre ces deux chiffres correspond au « Pouvoir de la Vigne » et une partie du « Pouvoir de Hées », enclavés dans la citadelle et dans les fortifications d'Arras, (la place Victor Hugo, les Allées).

Seigneurie séculière

En 1047, le sieur Walter d'Harcicorte figure comme témoin d'une charte de Bauduin, comte de Flandres.

En 1218, le fief d'Herchicourt était possédé par Egidius, châtelain de Bapaume

Époque révolutionnaire

La Révolution Française modifia complètement la constitution municipale en décrétant l'abolition du système féodal. Achicourt reste à l'écart des événements sanglants, malgré les menaces de Le Bon.

Mais elle connaît des changements importants :

un nouveau curé constitutionnel, une municipalité élue, la loi du 14 décembre 1789, donne aux communes le droit de choisir leurs magistrats municipaux : le premier maire fut Pierre Guislain Beauvain et le premier procureur François Robert Lhomme, la participation à l'effort de guerre, la vente et la démolition de son église contre laquelle les habitants manifestent.

Les rapports d'Achicourt avec Arras

Son histoire est intimement liée à celle de la ville d'Arras. Bien souvent , la commune a subi le contrecoup des divers sièges de la vieille capitale des Atrébates.

Qu'on en juge :

en 1635, les troupes espagnoles et wallonnes du Comte de Fressin campent près d'un mois aux environs d'Achicourt, au moment des moissons elles consomment toutes les récoltes sur terre.

en 1636, l'armée du roi d'Espagne, au retour du siège de Corbie, loge en partie pendant deux mois à Achicourt et détruit le peu de fruits de la récolte de l'année précédente.

en 1637, la garnison d'Arras, forte de 3 à 4000 hommes passe et repasse dans le village et y vit à discrétion.

en 1638, l'armée espagnole, revenant du siège de Saint-Omer, arrive à Achicourt le 24 août, pille tous les jardins, abat les maisons et chasse de leurs demeures les laboureurs et jardiniers.

en 1640, le siège d'Arras achève le désastre d'Achicourt. En 1642, l'armée française du Comte d'Harcourt se rendant à La Bassée passe par Achicourt et ravage les jardins.

en 1654, les tranchées de l'attaque dirigée par le prince de Condé sont commencés dans les jardins d'Achicourt.

en 1712, le gouverneur d'Arras fait raser toutes les maisons dans la crainte de voir les ennemis s'en servir pour appuyer leurs travaux de défense.

en 1815, après le désastre de Waterloo, les alliés logent à Achicourt

en 1870, sept uhlands traversent la commune, se font servir des consommations et du tabac et s'en vont pour ne plus reparaître.

Achicourt eut encore à subir les deux guerres mondiales.

Mes sources :

Léopold Bernard, instituteur, écrit l'histoire de son village : Achicourt des origines à 1900. Par Jean-Michel DECELLE (1982)

ACHICOURT Regards sur le passé. Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)

Histoire - Archéologie

Archéologie, un bien grand mot pour Achicourt, il ne reste rien, sinon que quelques souvenirs des temps anciens, on n'a pas retrouvé de traces de gaulois sur le bord du Crinchon !

Une forteresse

Achicourt avait autrefois une forteresse importante située sur le Crinchon

Achicourt et sa forteresse, tiré de la collection du duc de Croy (Wesphalie)« C'est un fort carré très régulier, étroit selon la méthode des Romains. Ce fort est carré en dedans, flanqué de quatre angles ronds. Il y a autour des embrasures ouvertes en diminuant sur la superficie supérieure. Les plus anciens habitants croient que dessous ce château sont des conduits souterrains, larges, spacieux et profonds, dans les guerres des siècles passés les habitants s'y sont sauvés avec tous leurs bestiaux. Ce fort plus de 26 pieds en carré, dont au dedans les murailles sont épaisses de 5 à 6 pieds, le haut est détruit. »



Vers 1860, au milieu des ronces, des broussailles, des sureaux, s'élevait les restes d'une forte tour, ronde, d'un diamètre de 25 mètres et dont il restait sept ou huit mètres de hauteurs.

Au début du XX^{ème} siècle, il ne restait que quelques débris en grès.

Sur cette carte du XVII^{ème} siècle, on distingue la tour carrée près du Crinchon, ainsi que la place boisée, à l'emplacement actuel de la mairie



Mes sources :

Léopold Bernard, instituteur, écrit l'histoire de son village : Achicourt des origines à 1900. Par Jean-Michel DECALLE (1982)

ACHICOURT Regards sur le passé. Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)

Fosse au charbon

Vers la fin du 18^{ème} siècle des sondages furent pratiqués à Achicourt, pour la recherche du charbon.

Il existait dans le département du Pas de Calais une Compagnie exclusivement autorisée à faire la recherche du charbon de terre, et à en exploiter les mines pendant un demi-siècle. Elle fut établie en 1782, sous la raison et dénomination de Société de Guînes.

« Et le début de ses travaux a été l'ouverture d'une fosse à Achicourt. Cette fosse «étoit » à la profondeur de 169 pieds... et le niveau d'eau montant plus vite que la foreuse à percer, pour la recherche du charbon, eût tôt fait de faire plier bagage. L'eau insurmontable contraignit donc la Société a abandonner le projet après une dépense de plus de 400000 livres. »

Les registres paroissiaux permettent de préciser l'époque exacte de ces travaux :

1784 : L'an mil sept cent quatre vingt quatre le deux avril fut baptisé Houplain Valentin, le parrain fut Martin Anus, employé aux fosses à charbon à Achicourt.

28 novembre : Baptême de Eléonore, fille de J.-B. Noël, ouvrier aux fosses, etc. Il paraît dans ces registres plusieurs ouvriers, employés, charpentiers, boiseurs, occupés aux fosses à charbon à Achicourt. En 1788, il y eut un ouvrier d'Agnny, Nicolas Fourmaux, tué dans ces travaux aux fosses d'Achicourt (archives de la Cure d'Agnny).

La rue des Fosses rappelle cet épisode (ci-contre avant 1914).

Histoire - Achicourt et le rail

L'implantation du chemin de fer a profondément transformé le paysage d'Achicourt. En 1845-1846, la commune s'est trouvée coupée en deux par le passage de la ligne Paris-Lille. De nombreuses expropriations ont dû être effectuées, surtout à la limite d'Arras, pour l'implantation de la première gare d'Arras (en 1846). Achicourt devient alors une commune de cheminots.

En 1873, d'autres expropriations furent prononcées pour l'implantation et la mise en service en 1875 de la ligne d'Arras à Saint-Pol sur Ternoise et Étaples.

Une anecdote : un mémoire des Ponts et Chaussées publié en 1859 reprend un projet. De Saint-Pol partiraient deux embranchements : l'un vers Béthune et l'autre vers Frévent. Montreuil serait relié à Étaples et à Verton. La traction animale de ce "chemin de fer américain" est préférée à la vapeur dont le coût est jugé trop onéreux pour une ligne de ce type.

Ce beau projet fut enterré, considéré trop hasardeux par l'administration centrale des Ponts et Chaussées.

Les réticences administratives ne découragèrent pas cependant les tentatives. Entre 1861 et 1869, quatre compagnies, esquissèrent des projets toujours avortés. C'est la Compagnie du chemin de fer du Nord qui obtient la concession. La guerre de 1870 et la crise économique retardèrent les travaux dont la réalisation se fit entre 1875 et 1878.

La halte d'Achicourt

La commune a possédé une halte dont la construction fut décidée en 1909. C'est à la demande de la municipalité qu'elle fut installée, la commune prenant à sa charge la réalisation :



subvention de 4120 F du 10 mars 1910. Les 2 quais installés mesuraient 100m de long.

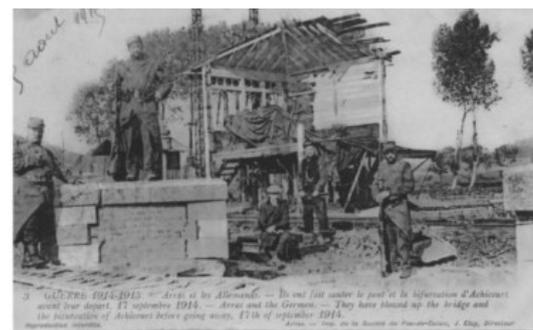
La halte a été détruite pendant la guerre de 1914-1918 :

Dans la nuit du 16 au 17 septembre 1914, une violente détonation secoue l'agglomération arrageoise. On apprend au réveil que des Allemands, venus en auto, ont fait sauter le pont d'Achicourt. Longtemps après la guerre, on saura que les Allemands, après la Marne, avaient organisé des détachements rapides chargés d'opérer des destructions sur les voies de communication. C'est l'un de ces détachements probablement qui avait travaillé à Achicourt. Sans grand résultat, car le pont peu important sur la rivière sera vite rétabli.

En 1917, les autorités militaires ont établi un raccordement temporaire de la voie ferrée, depuis la ligne de Saint-Pol vers Amiens à travers Achicourt.

Cette voie, de 400 mètres environ, est construite, sur les plans du Génie militaire, en mars 1917, afin « d'éviter aux trains de houille arrivant à Arras par Aubigny » (venant du bassin par la ligne d'Étaples), « d'avoir à effectuer un rebroussement en gare, toujours exposée aux bombardements de l'ennemi ». Reliant donc la ligne d'Étaples à celle d'Amiens, elle permet l'acheminement de la houille vers Paris et restera présente jusqu'en 1922.

Le rétablissement de la halte fut demandé par la commune en 1919 puis en 1925, arguant que la population atteignait plus de 4000 habitants, qu'elle était composée d'ouvriers travaillant au dehors, de maraîchers, de commerçants en relation avec Arras et que la commune était la plus importante du canton. Lors de la reconstruction, les quais furent rallongés de 50 mètres pour tenir compte de la nouvelle longueur des trains, et un éclairage à incandescence fut installé par la commune.



Jusqu'en 2011, Achicourt a encore possédé un point d'arrêt sur la ligne de Saint Pol sur Ternoise et Etaples, matérialisé par un panneau et un quai, c'est la deuxième voie sur cette photo de droite.

La première voie est celle de l'ancienne ligne de Doullens par Beaumetz les Loges. Elle ne dessert plus que l'usine de conditionnement des bouteilles de gaz à Dainville.



Cet arrêt sur la ligne de chemin de fer d'Arras à Saint Pol s'est agrémenté, en octobre 2000, d'une fresque murale représentant la première liaison ferroviaire ARRAS - SAINT POL - BOULOGNE en 1876 et l'ancienne halte d'Achicourt.

En plus de la ligne Arras - Saint-Pol-sur-Ternoise, citée plus haut, Achicourt possède sur son territoire une gare de triage, moins importante qu'il y a quelques années, ainsi que la ligne classique Lille - Paris et un embranchement TGV pour ces trains desservant Arras, Dunkerque, Lille par Douai et Valenciennes.

Achicourt a possédé plusieurs cités de cheminots importantes avec des équipements scolaires, sportifs et sociaux.



Sur cette ancienne carte postale on voit les voies de la gare de triage, la rue Alfred Gondry actuelle venant du pont et l'arrière de l'ancienne église Saint Vaast.

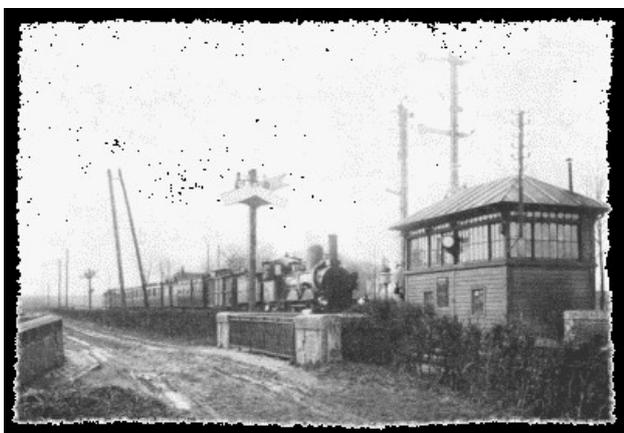
La fresque ferroviaire de "l'ancienne" halte d'Achicourt

Cette fresque murale représente la première liaison ferroviaire ARRAS - SAINT POL - BOULOGNE en 1876 et l'ancienne halte d'Achicourt, détruite pendant la guerre de 1914, avec la maraîchère sur son baudet, le moulin à vent. On aperçoit aussi le beffroi d'Arras.

Elle a été réalisée en octobre et novembre 2000 par des peintres du **Groupe Gaston Godon**, association d'Achicourt pour la promotion et l'exposition de la peinture.

Durant le printemps 2000, la SNCF lance une opération de propreté et d'amélioration des abords de la halte d'Achicourt, elle fait défricher puis engazonner la partie de terrain longeant la voie ferrée, une plate-bande arborée agrémentant l'ensemble. Un bâtiment communal jouxtant l'espace, les murs sont enduits et peints en apprêt en accord avec la municipalité. Pour décorer ces murs, une proposition est faite au Groupe Godon, et après discussions, quelques volontaires sont preneurs du projet. Le sujet est recherché et le Chemin de Fer devient le thème porteur le long de la voie, et sur l'autre mur, la vie besogneuse d'Achicourt sera représentée.

Une période de progrès fulgurant s'est déroulée au cours du XIXème siècle. Au début des années 1900 l'industrialisation, la mécanisation faisait trembler les fondements agraires rétrogrades. Sur ces murs ont été opposés ces deux façons de vivre à l'aube du XXème siècle.



Cette fresque a été élaborée à partir de cette ancienne photographie, avec calcul de toutes les dimensions à reporter sur le mur à peindre. L'angle du poste d'aiguillage s'est superposé à celui du bâtiment actuel.

Les couleurs, absentes sur cette photo, ont été recherchées sur d'autres documents d'époque.



Lors de cette inauguration, le 16 décembre 2000, les quatre peintres qui ont élaboré cette fresque ont exposé l'histoire: Robert Thellier-Desplanques par l'évocation du chemin de fer et de ce train en particulier à Achicourt, Maurice Pantigny par la vie maraîchère dans la commune, Louis Flochel par l'histoire du chemin de fer en France, avec ses partisans et ses détracteurs et Guislain Perrin. Madame Nicole Hombert a lu **une chanson patoisante** de Léonce Lemaire.



Photos René Lagache le 15 décembre 2000

Les cités de cheminots

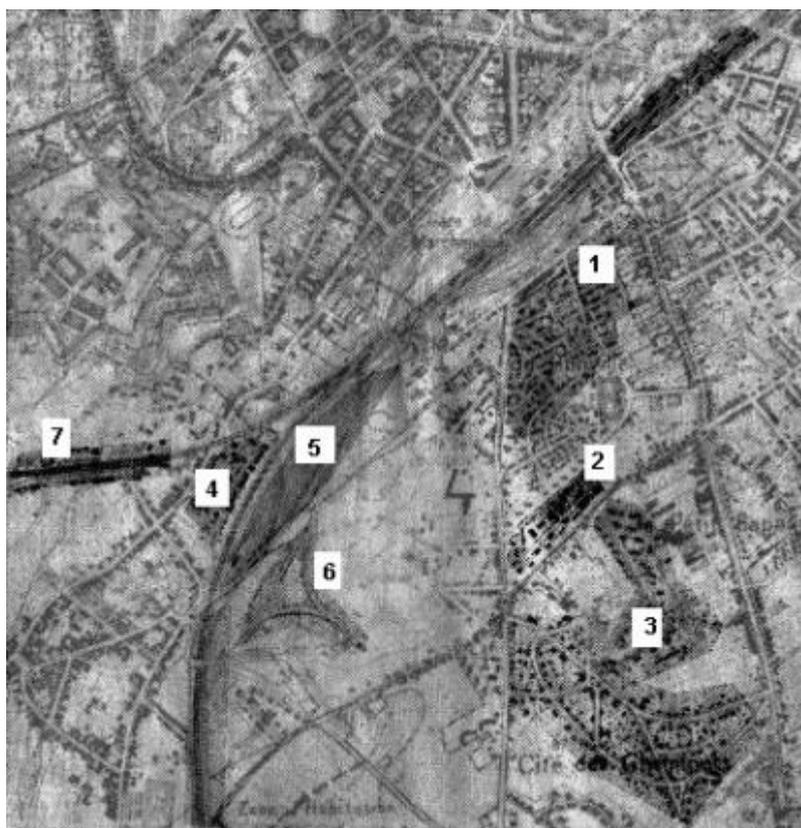
Les chemins de fer (Compagnie du Nord, puis S.N.C.F.) ont été la première administration à développer ce genre d'édifices sociaux pour ses agents.

On comptait 4 cités sur Achicourt et Arras :

- à Arras, la cité Ronville (1) et la cité de Bucquoy (2),
- à Achicourt, la cité du Petit-Bapaume (3) et la cité Pierre Sémard. (4)

Ces cités ont fait l'objet d'une réhabilitation des habitations ou de la construction de nouvelles maisons et n'abritent presque plus de cheminots.

Nota : la carte ci-dessous date des années 60, toute la zone d'habitation des 4 As n'est pas encore construite. On voit le faisceau de la gare de triage (5) et le triangle de retournement des locomotives à vapeur (6) qui n'existe plus, et l'arrêt de la ligne Arras - Saint Pol sur Ternoise (7).



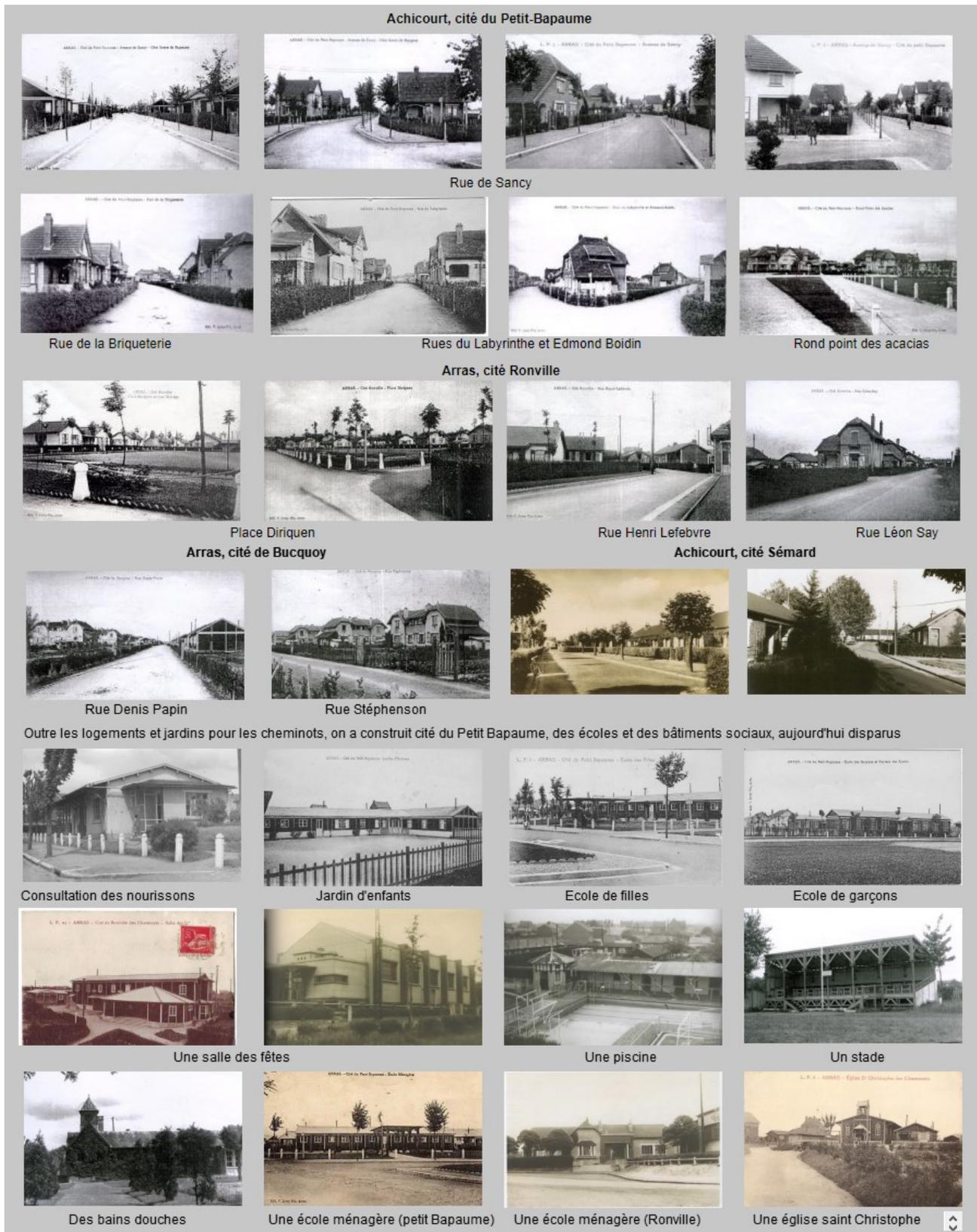
C'est à la guerre 1914-1918 qu'il faut d'abord se référer. Après l'avance allemande d'Août et Septembre 1914 et son arrêt aux portes de Paris, le front s'est fixé en retrait par rapport à cette avance et s'est stabilisé au nord et au sud d'Arras formant ce que l'on a appelé " le front de la bataille d'Artois " et " le front de la bataille de la Somme ". Les lignes de chemin de fer Arras-Lens et Arras-Amiens en formaient en quelque sorte les limites. Toutes les batailles qui se déroulèrent en ces lieux détruisirent tout, y compris bien entendu les installations ferroviaires qui appartenaient alors aux " Chemins de fer du Nord "

A partir du début de l'année 1919, une gigantesque entreprise de reconstruction fut mise en place et bien entendu, en premier lieu, s'attaqua à la remise en état des voies de communications constituées par les lignes de chemin de fer. Sous l'impulsion de Raoul DAUTRY, administrateur des Chemins de fer du Nord, des milliers de personnes se mirent en chantier avec la plupart du temps des moyens dérisoires et dans des conditions de vie précaires; les équipes logeaient dans des baraquements ou même simplement dans de vieux wagons.

Arras devint rapidement un des centres les plus importants de la région, et Raoul DAUTRY, patron exigeant mais empreint d'un sens profond du social, exigea la construction des " Cités de Cheminots " qui virent le jour dans les années 1921 à 1925.

Constituées d'abord de baraquements, puis rapidement de logements individuels ou doubles, ces cités connurent simultanément ce que l'on qualifierait aujourd'hui d'amélioration de l'environnement: rues sinueuses, arbres, haies, jardins... " pour éviter l'erreur de la rigueur des cités minières ". C'est ainsi que virent le jour: les cités Ronville, Bucquoy, Petit Bapaume.

Les cités de cheminots



Outre les logements et jardins pour les cheminots, on a construit cité du Petit Bapaume, des écoles et des bâtiments sociaux, aujourd'hui disparus

Sources : Les documents de l'exposition dans l'église Saint Christophe d'Achicourt du 9 au 11 novembre 1996 sur l'histoire de cette paroisse ainsi que sur les Cités de Cheminots d'Arras et d'Achicourt. Par Messieurs Daniel DÉBUT et Jean-Claude PILLON.

Achicourt par les cartes postales et photographies par Jean-Yves Beaumont

Les passages à niveau

Il y avait plusieurs passages à niveau à Achicourt placés sur la ligne Arras-Saint Pol sur Ternoise-Etaples.

Le principal est situé rue d'Arras ou actuellement à la jonction des rues Raoul Briquet, vers le centre d'Achicourt et Roger Salengro, vers Arras. Il a reçu plusieurs équipements selon les époques.



C'est le chemin obligé pour aller d'Achicourt à Arras. Il y a moins de trains maintenant mais les maraîchers devaient patienter pour aller vendre leurs légumes aux marchés d'Arras.

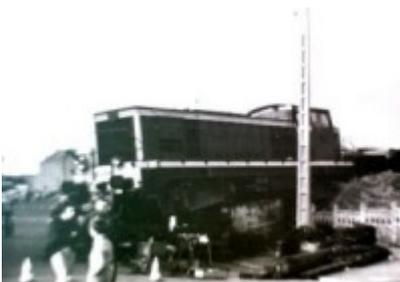
Un autre passage à niveau se situe à gauche du précédent vers Saint Pol. Il dessert les rues du Belloy et La Fontaine avec la rue Lucien Distinguin, vers la zone de la citadelle d'Arras



Le passage à niveau des rues Raoul Briquet et Roger Salengro a connu une mésaventure lors du déraillement d'un locotracteur sur la butte de manœuvre marchandises en 1970.

Le locotracteur a poussé le bloc de béton, formant butoir, jusque la route au bas de la butte de manœuvre, et il s'est immobilisé dessus.

Une grue de dépannage venue du dépôt d'Amiens l'a sorti de cette fâcheuse position (photos René Lagache).



Les gares d'Arras :

Trois gares de voyageurs se sont succédées à Arras :



La gare de 1846



La gare de 1898



La gare de 1958

La première gare d'Arras de 1846

Trois projets ont été présentés en 1843 :

Une station intérieure aux remparts située entre la Citadelle et la Basse Ville sur les Promenades et qui aurait été en cul-de-sac. Mais l'opposition de l'autorité militaire et la nécessité d'avoir une seconde station sur la ligne PARIS - LILLE l'on fait rejeter.

Le deuxième projet situait la station entre le cimetière d'Arras et l'arrivée de la route de Cambrai. Comme il aurait fallu ouvrir la porte Saint Michel pour permettre l'accès direct à la ville, l'autorité militaire a émit des réserves. La possibilité d'installer la gare entre les routes de Bapaume et Cambrai (situation de la gare actuelle) a été écartée par le Conseil Municipal pour plusieurs raisons :

- principal front d'attaque de la ville,
- nécessité de démolir trop de maisons dans les Faubourgs Ronville et Saint Sauveur.

Le projet retenu a donc été celui d'une gare située entre les routes de Bucquoy et la route de Bapaume (petite vitesse actuelle).

Le bâtiment :

Dès le début, une harmonisation des constructions avait été décidée par la Compagnie du Nord. C'était la naissance d'une architecture ferroviaire.

De 1835 à 1850, c'est l'âge héroïque de la construction, architecture traditionnelle : mélange de matériaux nobles (pierre et bois) avec des matériaux nouveaux (fer, fonte et verre).

Le type des gares est celui d'un embarcadère, mis au point par Léonce Reynaud à Paris en 1842. Celle d'Arras est construite par Alfred Armand (identique à celles de Lille, Calais, Douai, Saint Quentin), mais la rapidité nécessaire pour la construction fait utiliser la brique plutôt que la pierre.

Deux représentations de la gare de 1846, croquis des Ponts et Chaussées, ci-dessous, et photographie de Joseph Quentin, à droite.



La première gare du chemin de fer. (Album Quentin).

L'inauguration :

C'est le célèbre Théophile Gautier qui a retracé dans le journal La Presse, du 16 juin 1846, l'inauguration de la première gare d'Arras.

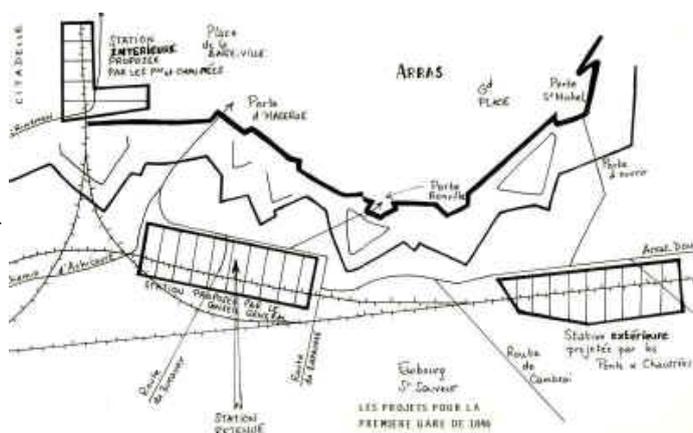
En fait, cette inauguration eut lieu dans le cadre de l'inauguration de la ligne Paris-Lille le 14 juin 1846. Deux mille personnes sont présentes à l'arrivée du train officiel où ont pris place les Ducs de Nemours et de Montpensier. Ils sont accueillis par le Préfet du Pas-de-Calais et le Maire de la ville.

Un article du journal Le Libre Artois du 21 novembre 1847 nous décrit l'atmosphère qui régnait autour de cette première gare :

"pour prendre le train, il fallait donc passer sous les voûtes de l'antique Porte Ronville... quelques omnibus... faisaient la navette entre les hôtels et la gare. A la sortie des voyageurs, les conducteurs énonçaient leurs maisons : Commerce ! Univers ! Saint Pol !..."

La première gare d'Arras, édifée à l'époque des premiers chemins de fer, n'avait rien de monumental; elle ne subit jamais de grandes modifications d'ensemble en ce qui concerne le bâtiment principal. L'accroissement incessant du trafic, en voyageurs et en marchandises, avait laissé prévoir qu'un jour ou l'autre, on serait obligé d'agrandir les bâtiments primitifs et qu'on devrait forcément construire une gare répondant aux exigences de la situation.

Sources : Histoire de la gare d'Arras, documents écrits par le Collège Adam de la Halle, en 1984, lors de "EXPO-RAIL" : "Le chemin de fer à Arras et Achicourt des origines à nos jours".



La gare d'Arras de 1898

Le projet de déplacement de la gare fut présenté par la Compagnie du Nord au Conseil Municipal du 5 août 1890. Il présentait de tels avantages au point de vue commercial et à tant d'autres, qu'il fut adopté unanimement.

La Compagnie du Nord avait prévu un emplacement nouveau et mieux adapté aux besoins (commerciaux, augmentation du trafic), dans le prolongement de la rue Gambetta et avec la suppression des trois passages à niveaux de Ronville, de Saint Sauveur et du Cimetière, et leur remplacement par des passages supérieurs (situation actuelle).

Les travaux :

Le démantèlement des fortifications se poursuivaient avec ardeur, les murs d'enceinte de la Porte Ronville étaient abattus. Le projet dans son ensemble et dans ses détails fut approuvé officiellement par la ville d'Arras le 22 juin 1895. C'est en septembre de la même année que commencèrent les premiers travaux.

On procéda de prime abord à la déviation des routes nationales n° 37, 39 et 50 puis on s'occupa de la construction des ponts supérieurs de Ronville et de Saint Michel, qui avaient nécessité préalablement de nombreux sondages qui obligèrent à des travaux de consolidation du sous-sol et des carrières découvertes.

Pendant ce temps, le service des voies de la Compagnie s'occupait du déplacement des voies anciennes et la pose des nouvelles pour permettre l'exploitation des halls aux marchandises. La Compagnie faisait procéder également aux travaux de terrassement nécessaires pour la pose des voies devant desservir le bâtiment principal et aussi niveler l'emplacement de ces bâtiments. On dut extraire 160 000 mètres cubes de terre, qui furent utilisés pour la réalisation des rampes d'accès aux passages supérieurs de Ronville et Saint Michel.

La Compagnie fit faire de nombreux sondages où devait s'élever la gare et des blocs de maçonnerie furent construits à l'emplacement des piliers du futur bâtiment, plus de 20 000 mètres cubes de remblais furent jetés dans les carrières.

L'entrepreneur de ces grands travaux était Monsieur ROUZE de Lille, l'adjudication de tous les travaux de ferronnerie (charpente, piliers...) fut à la Maison NOUGUIER et KESLER d'Argenteuil. Monsieur ROUZE procédait à la construction des bâtiments annexes tels que lampisterie, dortoirs, remises aux voitures, bureaux divers et usines d'électricité.

Le Hall aux voyageurs et le bâtiment principal :

Par ses dimensions et son ensemble, cette construction rappelle celle de la gare de Lille. Il s'agit d'un bâtiment standardisé de la période 1850-1895 mis au point par Sydney DUNNETT à Lille. Ce n'est plus un embarcadère, mais un hall, corps central avec pignon de verre, comble métallique soutenu par quatre piles appareillées et une tour à horloge; de chaque côté sont placés des pavillons latéraux néo-classiques.

La portée de la construction est de 40 mètres, sa longueur totale de 102 mètres. Elle est formée de dix fermes métalliques, dont huit intermédiaires et deux extrêmes. Ces dernières sont renforcées et forment rideaux. L'éclairage diurne est obtenu par des lanterneaux sur toute la longueur, pour la nuit, de puissantes lampes fournissent une lumière intense.

Le hall est traversé par quatre voies principales, une cinquième voie est située à l'extérieur. Trois quais de 500 mètres permettent l'embarquement des passagers.

A la gauche du bâtiment principal, des voies sont aménagées pour le service des trains-tramways de Lens et de Douai, ainsi qu'à droite pour les trains-tramways de Saint Pol et Doullens.



Le bâtiment principal se composait d'un corps central élevé sur rez-de-chaussée, de dix-sept mètres de hauteur, formant un vestibule éclairé du côté de la ville par des rideaux vitrés et du côté des voies par de nombreuses ouvertures vitrées. Ce corps central était surmonté d'un campanile de dix mètres de hauteurs, où se trouvaient les trois horloges.

Dans le vestibule était installé le bureau central qui comprenait six guichets pour la distribution des billets et deux pour le service des bagages avec deux bascules.



L'intérieur de la gare d'Arras de 1898
(collection Charles Lecointe)

Les destructions :

Arras, en 1914, est à proximité immédiate du front. La gare est fréquemment bombardée. Fort endommagée, elle est pourtant reconstruite en 1919-1920.

La Seconde Guerre Mondiale va sonner le glas de son existence.

Bombardée violemment le 19 mai 1940, la gare est cependant utilisée pendant la guerre.

La gare d'Arras détruite en 1940. En avril 1944 et en juin suivant, ses bâtiments sont partiellement détruits. Son dépôt de locomotives est anéanti.

La gare s'installe d'abord provisoirement dans un wagon de marchandises près de la Grande Vitesse.

En septembre 1944, les premiers trains recommencent à circuler.



La gare d'Arras détruite en 1918



La gare d'Arras détruite en 1940



Une construction provisoire est installée rue du Docteur Brassart, (ci-dessous) alors qu'on décide de détruire la magnifique gare de 1898.

Ce bâtiment voyageurs provisoire sera démonté en 1958, date d'ouverture de la gare actuelle.

Sources : Histoire de la gare d'Arras, documents écrits par le Collège Adam de la Halle, en 1984, lors de "EXPO-RAIL" : "Le chemin de fer à Arras et Achicourt des origines à nos jours".

La gare d'Arras de 1958

La Vie du Rail, dans son numéro 592 du 14 avril 1957, nous la décrit :

"Le nouveau bâtiment des voyageurs de la gare d'Arras est d'un aspect franchement moderne, mais sans outrance. Il présente de grands pans vitrés en façade, côté ville comme côté voie. Pour rester dans le caractère général, toutes les parties pleines des constructions nouvelles sont traitées en briques soulignées de pierres. Le bâtiment très transparent, réalise la synthèse du caractère industriel et des matériaux traditionnels de l'Artois."

"Au point de vue de l'urbanisme, le bâtiment, situé sensiblement dans l'axe de la Place du Maréchal Foch, a été conçu de façon à respecter les perspectives de cette place et à ne pas former écran entre les parties de la ville séparées par les voies de chemin de fer."

"La nouvelle gare offre aux voyageurs des installations spacieuses et confortables. Un vaste hall s'ouvre par trois portes sur la place et comprend, sur un même front: les guichets de billets, les guichets de renseignements et les accès aux quais; à gauche, les bagages, à droite, la bibliothèque et le Syndicat d'Initiative. Le pignon côté Paris est réservé au buffet dont la salle de restaurant déborde largement."

"La sortie des voyageurs, aménagée à l'extrémité côté Lille du bâtiment, est constituée par un couloir couvert au débouché du passage souterrain desservant les quais d'arrivée. Sur les quais, les abris modernes comportent plusieurs petites salles d'attente fermées et chauffées."

C'est Guy MOLLET, alors Président du Conseil, qui posa la première pierre le 24 mars 1957.

Les voies du bâtiment voyageurs et des différents chantiers :

Le chantier voyageurs possède huit voies de quais de 3110 mètres et trois voies hors quai d'une longueur de 1020 mètres.

Les chantiers marchandises étaient constitués de 16 voies pour le chantier local, de 21 voies pour le chantier de plaine, servant au triage des trains de marchandises. Trois postes d'aiguillages surveillent le trafic.



Des embranchements particuliers desservait des chantiers locaux : quartier Méaulens, Grand Place, Saint-Laurent. Un embranchement subsiste vers Dainville, un second vers Feuchy.

La gare d'Arras dessert plusieurs lignes :

- La ligne Paris Lille
- Un embranchement sur la ligne TGV Paris Lille
- La ligne Arras Dunkerque par Lens, Béthune, Hazebrouck
- La ligne Arras Étaples par Saint Pol sur Ternoise, Hesdin, Montreuil sur Mer

L' aménagement de la place de la gare est à nouveau en études en 2020.

Une passerelle en béton avait été édifée du temps de la gare de 1898. Elle permettait aux piétons de traverser les voies pour se rendre des quartiers sud d'Arras vers le centre ville et avait été édifée en 1924 après une pétition des riverains des quartiers Ronville et Saint Sauveur.

A droite la passerelle, côté rue Émile Breton, "derrière la gare", du temps de la gare de 1898. La passerelle a été détruite début 2006.



Sources : Histoire de la gare d'Arras, documents écrits par le Collège Adam de la Halle, en 1984, lors de "EXPO-RAIL" : "Le chemin de fer à Arras et Achicourt des origines à nos jours".

Historique - Les cultes

Le culte protestant

L'implantation officiellement reconnue d'une communauté protestante à Achicourt paraît antérieure au XIX^{ème} siècle, mais l'origine de celle-ci reste indéterminée. Il s'agirait soit de calvinistes chassés d'Arras à l'époque de la Réforme, et dont le culte était toléré dans les faubourgs, soit de Flamands émigrés. Il est toutefois certain qu'à dater de 1782, les protestants de la région étaient régulièrement visités par le pasteur de VISMES, qui a écrit plusieurs lettres d'Achicourt.

Par décret du 16 mai 1805; l'oratoire d'Achicourt fut reconnu, sous la direction du consistoire de Rouen. En 1820, un pasteur prenait ses fonctions à Achicourt. Le temple fut inauguré en 1829.

C'est surtout au milieu du XIX^{ème} siècle que la communauté protestante eut un grand rayonnement. Elle possède deux établissements de bienfaisance. L'école fut fondée en 1839. C'est à partir de cette époque que naquirent des heurts avec la municipalité à cause de subventions pour la réparation du temple. A partir de 1851, la communauté protestante qui n'avait jamais été nombreuse commence à décliner (1803 : 7% ; 1851 : 6% ; 1866 : 3% ; 1872 : 4 %).

Le temple d'Achicourt n'existe plus, mais il y a actuellement un temple protestant à Arras, (il est situé rue Victor Hugo).



A gauche, l'ancien temple protestant, et une légumière se rendant à son jardin

A droite, un témoignage de cet édifice est encore apparent, le côté droit de celui-ci est inclus dans le bâtiment ayant accueilli pendant un moment une association et un logement. Ce bâtiment avait été auparavant transformé en Bains-Douches



Le culte catholique

Un oratoire existait à Achicourt au 7^e siècle et les prêtres d'Arras venaient y célébrer les offices.

En 1098, l'autel d'Achicourt fut accordé à l'abbaye de Saint-Vaast par Lambert de Guînes, évêque d'Arras la paroisse s'appelle Hadas, Héés. En 1665, une nouvelle église fut construite par les soins du cardinal d'Este, Abbé de Saint-Vaast. La tour fut érigée à la fin du 17^e siècle par le Cardinal de Bouillon, son successeur.

Le 22 Messidor, an IV, l'église fut vendue comme propriété nationale, moyennant 1850F. L'église fut démolie, mais le clocher conservé.



En 1820, l'église sera reconstruite sur le même emplacement en charpente et torchis de terre argileuse. Dans l'année 1821, les parois en torchis sont remplacées par des murailles en briques.



L'église fut démolie à la grande guerre 1914-1918.

Une église provisoire fut établie après la guerre. (ci-contre)



L'église Saint-Vaast actuelle a été reconstruite en 1924-25, à un autre emplacement sur la route menant à Arras, près du Crinchon.

(La Place des Écoles, à côté de l'église, a été aménagée sur des parcelles de jardins maraîchers en 1999.)



Dans l'église se trouve une reproduction d'une tapisserie du XVème siècle où l'on peut reconnaître Saint-Vaast apprivoisant un ours sur les bords du Crinchon.

La tapisserie originale se trouve au musée d'Arras.



Ainsi qu'un monument aux morts et un chapiteau du XIIIème siècle provenant vraisemblablement de l'ancienne église Saint Vaast détruite au XVIIème siècle. Il a ensuite servi de socle au calvaire du cimetière.



Une deuxième paroisse, Saint-Christophe, existe sur la route menant d'Arras à Bucquoy, elle dessert le Petit Bapaume et les 4 As.

L'église actuelle remplace celle, en bois, détruite par un incendie le 24 janvier 1982.

L'histoire de cette dernière était très liée à celle des cités de cheminots d'Arras et d'Achicourt. (Voir ci-après)

L'église saint Christophe - Historique de la paroisse

La " Chapelle St Christophe des cheminots d'Arras ". Telle était son appellation d'origine. Ce n'était qu'un simple baraquement qui n'avait sans doute pas à l'origine la prétention de devenir l'édifice paroissial que l'on connaît aujourd'hui. Un certain nombre d'évolutions historiques et démographiques, liées à l'urbanisme ont amené ce bâtiment et ce quartier à ce qu'ils sont devenus.

A partir du début de l'année 1919, une gigantesque entreprise de reconstruction fut mise en place et bien entendu, en premier lieu, s'attaqua à la remise en état des voies de communications constituées par les lignes de chemin de fer.

Arras devint rapidement un des centres les plus importants de la région, et les " Cités de Cheminots " virent le jour dans les années 1921 à 1925. Constituées d'abord de baraquements, puis rapidement de logements individuels ou doubles, ces cités furent complétées de tous les équipements sociaux: centre d'hygiène, jardin d'enfants, salle des fêtes, bibliothèque, salles de sports, piscine, douches, garderie, dispensaire etc... et la création simultanée d'un lieu de culte.



Le baraquement qui servait de gare provisoire à Albert fut démonté, et remonté par les cheminots à l'emplacement actuel de l'église, sur un terrain offert par des paroissiens généreux. La chapelle fut mise en service en octobre 1925. Elle constituait une annexe de la paroisse Ronville. C'est par la suite qu'elle fut transformée et améliorée.



En mars 1926 d'importants travaux ont lieu sur le bâtiment. Une voûte en volige est installée sur toute la surface puis on édifie un clocher béarnais du plus bel effet. Le chemin de croix est également mis en place à la même époque.



Le premier pèlerinage d'automobilistes d'Arras et de la région a lieu le 25 Juillet 1926 et donne lieu à la bénédiction d'une centaine de voitures, de quelques motocyclettes et de nombreux vélos... L'évêque d'Arras Mg Julien préside la cérémonie. Ces fêtes de St Christophe seront reconduites chaque année pendant longtemps.

En 1927 inauguration et bénédiction d'une salle paroissiale située derrière le chœur de la chapelle.

St Christophe possède déjà une chorale importante dirigée par M. Berroyer.

C'est l'époque des grandes œuvres: l'Union catholique des cheminots sous la présidence de M. Laroque, La ligue patriotique des Françaises, L'Archiconfrérie de St Christophe, ... etc.



L'acte de création de la Paroisse porte la date du 25 Août 1925 et porte la signature du Vicaire Général E. Maréchal, au nom de Mg Julien évêque d'Arras. L'abbé Candelier est installé Curé de la paroisse le 30 Août de la même année. Il décède en Juin 1930 à Richebourg après une cruelle maladie.

C'est M. l'abbé Delassus qui est nommé à sa succession et qui prend ses fonctions le 5 Octobre 1930. Toutes ces intronisations sont l'objet d'un grand cérémonial et se déroulent en présence des ingénieurs des chemins de fer. Les cheminots sont nombreux et M. Rumaux est à l'époque président du conseil paroissial.

En 1935, le 16 janvier, pour des raisons non précisées, l'abbé Robert Delassus est précipitamment nommé curé de la Cité St Auguste des Mines de Lens et quitte la paroisse. Mg Dutoit, évêque d'Arras publie aussitôt une ordonnance annexant St Christophe à la paroisse de Ronville: "A titre provisoire et après entente avec la Direction Générale des Chemins de fer du Nord () nous ordonnons..."



L'amélioration du bâtiment initial qui était rap-
pelons le celui de l'an-
cienne gare d'Albert,
comporte en particulier
la création et la fabrica-
tion de 10 vitraux. Cela
a demandé 6 longs mois
de travail qui ont été
effectués dans un local
proche de l'église: rue
du Père Orceau.



Les dessins sont l'œu-
vre du Frère Michel CLAIREUX. Les fers ont été fournis par les ateliers des
chemins de fer.

Les vitraux achevés ont été mis en place en 1953.

Seuls ces deux vitraux ont été sauvés et installés dans la nouvelle église. (Un troisième a été offert au lycée de Ba-
paume qui en avait assuré la restauration).

Après la seconde guerre mondiale le nombre des mariages et celui des naissances est en nette croissance. Une nou-
velle jeunesse arrive dans le quartier ce qui incite les Pères de Saint Vincent de Paul à offrir leurs services.

La " chapelle " St Christophe qui n'était à l'origine qu'une dépendance de la paroisse Ronville est devenue " église "
même si elle dépend toujours de cette dernière paroisse mais depuis 1948 les Pères de St Vincent de Paul sont vicai-
res desservants en même temps qu'animateurs de la jeunesse grâce à leur Oeuvre.
En 1969 le RP ORCEAU est même officiellement curé de St Christophe qui devient ainsi paroisse à part entière.

Le décès du Père ORCEAU en 1972 amène une fracture dans l'organisation paroissiale et consacre le départ des Pè-
res de St Vincent de Paul dans le service pastoral. On peut lire en Juin 1972 le communiqué suivant dans la feuille
paroissiale hebdomadaire:

A la suite du décès du Révérend Père ORCEAU, l'évêché désirant regrouper les paroisses de BEURAINS, RON-
VILLE, PIERRE BOLLE, 4AS et Saint CHRISTOPHE et y installer une nouvelle organisation, reprend la paroisse ac-
tuelle de Saint Christophe aux religieux de St Vincent de Paul; néanmoins l'Association " Les Amis de St Christophe "
continue ses activités sur le terrain du 62 rue de Bucquoy.

On peut affirmer que son appellation " St Christophe des cheminots d'Arras " fut entièrement justifiée pendant de très
nombreuses années, car en dehors de la cité des cheminots qui comportait environ 400 logements pour une population
voisine de 1500 personnes, le voisinage n'était que faiblement peuplé. Dans les années 1925 à 1930 l'effectif cheminot
pouvait représenter près de 75 % de la population totale. Le volume des cheminots est resté assez constant jusque
dans les années 1955, alors que croissait assez fortement la population extérieure. Mais c'est surtout à partir des an-
nées 1960-1965 que la proportion s'est totalement inversée pour deux raisons principales:
- diminution considérable et continue de l'effectif cheminot.
- urbanisation des 4 As et de tout le secteur extérieur d'Achicourt et de Beaurains.



Le petit train de la kermesse

Après 1996 l'évêché consacre la nouvelle organisation qui est la préfiguration
de l'actuel Secteur Sud avec la nomination de l'abbé TAILLIAR qui desservira
également la paroisse d'AGNY.

Le départ à la retraite de l'abbé TAILLIAR et le manque de prêtres dans le
diocèse comme dans les autres diocèses en général confirme encore l'organi-
sation en secteur, l'abbé Jean DELPOUVE " prêtre modérateur du Secteur
Arras Sud " réside au presbytère d'ACHICOURT Village et dessert ACHI-
COURT St VAAST, St CHRISTOPHE et AGNY, soit 3 paroisses d'un secteur
qui en compte 8 avec BEURAINS, Pierre BOLLE, RONVILLE, St SAUVEUR,
et TILLOY.

**Actuellement (2020) la Paroisse Notre-Dame de Pentecote comprend les églises d'Achicourt Saint Vaast et
Saint Christophe, Arras Notre Dame de Bonnes Nouvelles (Ronville), Arras Saint Curé d'Ars (Pierre Bolle), Ar-
ras Saint Sauveur, Beaurains, Tilloy les Mofflaines, Agny.**

L'incendie de l'église en 1982

En 1981 la décision est prise, la chapelle St Christophe d'Achicourt doit être démolie et une nouvelle église sera reconstruite. L'ancienne gare d'ALBERT a certes connu des jours glorieux mais elle est inadaptée et vétuste, et surtout elle n'est pas conforme aux normes modernes en vigueur au niveau de la sécurité des personnes en particulier.

Sous l'impulsion de l'abbé TAILLIAR, curé depuis 1972, l'évêché a pris la décision qui s'imposait. L'architecte est déjà intervenu, les plans sont approuvés, la démolition ne saurait tarder. Les coupures de presse de l'époque s'en font déjà l'écho.

Cependant, avant de lancer la réalisation et compte tenu de l'urbanisme déjà réalisé et en projet dans le quartier, une question a été posée: Fallait-il construire sur le même emplacement ? Avec l'abbé TAILLIAR le conseil paroissial a réfléchi aux différentes éventualités et en particulier à l'implantation sur un terrain disponible rue Raoul Briquet à Beaurains. (à l'emplacement de la poste actuelle).

En définitive et après avoir pris avis des services compétents de l'évêché, le statu quo a été préservé pour quelques raisons majeures:

- L'emplacement proposé aurait été excentré par rapport à l'ensemble de la paroisse
- Des raisons historiques et sentimentales privilégiaient le maintien à l'emplacement existant d'un lieu de culte qui s'appelait à l'origine " chapelle St Christophe des cheminots " et qui avait été conçu et réalisé par cette corporation.

Il n'a pas été besoin de démolir ! Alors que la date des travaux déjà plusieurs fois repoussée avait été fixée à fin Mars de cette année, le feu a tout réglé en quelques heures le dimanche 24 Janvier vers 10 h du matin.

A cette heure là une vingtaine d'enfants étaient réunis près du chœur de l'église en vue d'une cérémonie sous la responsabilité d'une adulte. Soudain, celle-ci vit sortir des volutes de fumée d'un point situé au dessus du chœur. Faisant preuve d'un très grand sang froid, elle fit sortir en bon ordre tous les enfants, évitant ainsi toute panique. Lorsque tous les enfants furent en sécurité, elle fit alerter les pompiers. Une catastrophe a sans doute été évitée. Il ne reste plus rien de l'église incendiée (au fond les maisons de la cité de Bucquoy)

Étrange coïncidence pour certains, signe du ciel pour d'autres, il faut noter que cet incendie s'est déclaré au moment précis jour pour jour, heure pour heure, du dixième anniversaire des funérailles du Père ORCEAU.

La reconstruction de la nouvelle église en 1982 - 1984

Une poutraison en latté collé.

Les superstructures sont mises en place.

Les verrières sont placées peu à peu ainsi que les deux vitraux qui ont pu être sauvés

Le clocher est installé, puis la cloche sauvée du feu. La croix et les abats sons sont également en place, ainsi que l'horloge.

Et St Christophe prend place sur la façade.

Les abords s'aménagent à leur tour : gazon, plantations...

Enfin l'église est terminée, il ne restera plus qu'à l'inaugurer Solennellement !



Mes sources :

Les documents de l'exposition dans l'église Saint Christophe d'Achicourt du 9 au 11 novembre 1996 sur l'histoire de cette paroisse ainsi que sur les Cités de Cheminots d'Arras et d'Achicourt. Par Messieurs Daniel DÉBUT et Jean-Claude PILLON.

Histoire - Achicourt avait son école de dentelle

L'histoire des travaux d'aiguille est aussi ancienne que l'usage du lin, du chanvre et de la soie. D'après différentes informations locales, ce fut sous Charles Quint que l'on commença à fabriquer de la dentelle à Arras avec la grande part d'Achicourt, qui a su intimement développer son patrimoine local tout en étant tributaire de la ville d'Arras. Cette industrie - puisqu'il faut l'appeler par ce nom de rayonnement - prit naissance dans les couvents et dans les établissements de Charité fondés pour l'éducation des jeunes filles.

Au 17, siècle, sous la prélatrice de l'abbé de Saint-Vaast, Philippe de Caverel, fut fondée la maison des orphelines sous l'égide de Sainte-Agnès. En 1602, Suzanne Taisne, supérieure de Sainte-Agnès, obtint l'exemption des droits auxquels étaient assujettis tous ceux qui tenaient école. On trouve dans le privilège que la dentelle était la principale occupation des élèves.

Et nous retrouvons dans le règlement que Jeanne Biscot fit approuver par le magistrat en 1643 qu'il est dit que les religieuses s'engagent à apprendre à faire de la dentelle. En 1736 nous trouvons que la vente de la dentelle a produit la somme de 3641 livres 15 sols. Il y avait tant de petits doigts à la dentelle, que le travail fut centralisé par la Confrérie des « Lingers », tant le commerce était renommé. Aussi il fallut une Ordonnance du grand bailli et du magistrat en date du 23 janvier 1704, défend, sous peine de confiscation, aux marchands d'Arras et environs, d'étaler des dentelles sur la Petite-Place les jours du marché et les marchands de dentelle sont redevables d'une taxe annuelle envers le magistrat.

Les dentellières avaient pour patron Saint-Louis, et chaque année le jour de la fête d'Arras, toutes venaient à l'église Saint-Jean-Baptiste, assister à la messe en l'honneur de leur saint patron. Elles portaient toutes un costume uniforme, il n'y avait aucune différence de classe : toutes, un bonnet à grands godets de dentelles, un jupon et un casaquin en basin blanc, un tablier de soie noire et également garni de dentelles.



Il est agréable d'être à l'air pour travailler paisiblement et jouir de la pleine clarté.

En 1806, on évalue à 4 500 le nombre de dentellières dans la ville d'Arras et Achicourt une bonne quarantaine. Cette dentelle s'est toujours faite aux fuseaux. On se sert pour cela d'un carreau qui se compose d'une petite planchette carrée ou ovale rembourrée de façon à former un coussin. La dentellière pose souvent le carreau sur les genoux, pose idéale pour le travail, et suivre le tracé du parchemin portant le dessin de la dentelle. Le dessin, en terme technique, « la fleur », se fait en entrelaçant au fil du réseau, un fil particulier beaucoup plus gros qui doit suivre les contours du dessin tracé sur le parchemin. Ce procédé n'a subi que de légers changements depuis plus de trois siècles. Les dentellières aimaient se rencontrer et bavarder quelque peu, pendant que les fuseaux sautillaient sous les doigts agiles en émettant de petits cliquetis différents suivant la nature des bois dont ils sont faits : certains en hêtre, d'autres en merisier, prunier, acacia, exceptionnellement en ivoire ou corne.

La dentellière qui travaillait tard pour accomplir sa tâche, avait près d'elle, sur un pied de chèvre (tabouret) soit une petite lampe dite « pigeon » ou encore, une boule de verre remplie d'eau de pluie, faisant office de loupe concentrant les rayons de la lumière en les orientant directement sur le carreau, faute de boule on utilisait une fiole plate couramment servant comme bouteille à liquide - et paraît-il, plus l'eau de pluie était vieille, plus la lumière limpide, pure ! ...

Il nous est agréable de lire un résultat de concours en 1880, ou Achicourt est à l'honneur par ses dentellières à savoir Mesdames Flore Legrand et Adélaïde Fourmaux. Cent deux pièces furent présentées au concours, ouvrages rivalisant de goût, de finesse et régularité.



L'école de dentelles tenue par Mlle Adrienne Brant, reçut le prix « Prime d'honneur » de 30 F, pour le travail remarquable et le fini du travail. La plus jeune élève avait quatre ans ! C'était l'époque où la dentelle figurait dans la toilette, dans le luxe de l'ameublement qui déjà au début du XIV^{ème} siècle avait fait naître l'industrie de la tapisserie de haute lisse.

De même aux siècles précédents, la dentelle était très demandée, c'est sans doute ce qui explique la propagation de cet art dans les couvents. Les frivolités vestimentaires du temps firent le bonheur des petites mains des villages, ce qui explique l'école de dentelle d'Achicourt.

Car la dentelle d'Arras était aussi réputée que celle de Lille, Valenciennes et Bruges, aussi fine et aussi jolie dans le travail. Malheureusement, après ces heures de gloire, vint la décadence : les taxes devinrent trop élevées et de par là, le fil trop cher.

C'est surtout à la fin du règne de Louis XIV, que la région était dans un tel abandon que l'artisanat s'éteignit lentement... mais, rêvez, rêvez, petites dentellières, en croisant vos fuseaux et, lorsque vos petits doigts de fée seront las de tisser ce fil que vous aimez, partez donc rejoindre dans vos songes dorés vos aïeules tant et tant regrettées.

Une anecdote : Le tabac à Achicourt chez la femme.

"Vers le commencement du XIX^{ème} siècle la grande majorité des Achicouriennes poussaient la ressemblance avec les hommes jusqu'à fumer la pipe."

Vers 1850, l'industrie de la dentelle périclita à Achicourt et entraîna dans sa chute la pipe des femmes.

Le culte de la pipe chez l'Achicourienne avait pris naissance parmi les dentellières qui, pour charmer les loisirs des fêtes (soirées d'hiver) se plaisaient à en culotter les pipes.

On relève en 1912 comme restées fidèles au culte de la pipe :

- Julie Dumetz, femme Beaulieux,
- Juliette Candat, femme Delattre,
- Flore Houplain, femme Delattre (dite Saint-Quinton),
- Marie-Barbe Dehay, femme Dhé.

Ci-contre, une Achicourienne... en tenue sobre, bonnet de toile ou en batiste même en nansouk, la passe est tuyautée parfois en plusieurs rangs garnie de brides, très souvent la croix en or tenue par un ruban.



Mes sources :ACHICOURT Regards sur le passé.
Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)

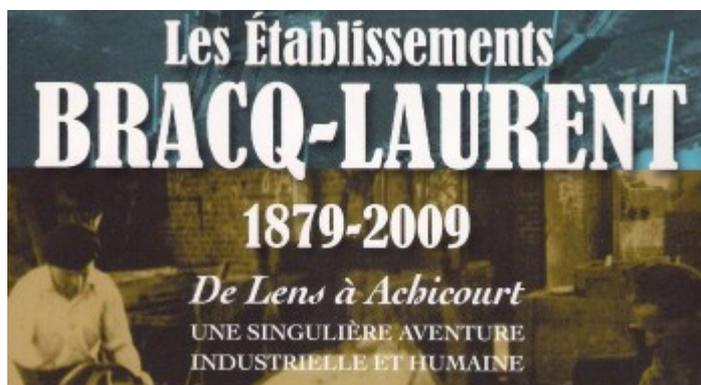
Historique - L'industrie

Achicourt a connu une importante industrie avec les établissements Bracq-Laurent.

Après une première installation à Lens en 1879, une destruction complète au début de la Première Guerre mondiale, l'usine BRACQ-LAURENT a vu sa reconstruction à Achicourt dans les années 1920. Elle subit encore des dégâts sous les bombardements de 1940 et 1944.

Elle s'est ensuite développée jusqu'en mars 1987 où la société a fermé ses portes.

Un petit historique permet de découvrir ce que fut cette entreprise (voir en annexe)



Cet historique a été réalisé avec l'accord et l'aide de monsieur Pierre Bracq suite à l'exposition organisée par la Ville d'Achicourt.

Un site plus complet a été créé à l'initiative de monsieur Emmanuel Carton-Bracq à l'adresse : <https://www.bracq-laurent.com/>

Le Crinchon - L'origine du nom

Le nom du Crinchon vient du mot "crintio" ou "criento" qui désigne les barbes qui poussent à l'orge et aux autres céréales et que l'on interprétait au Moyen Age comme un signe de fertilité.

Dès l'antiquité les eaux du Crinchon ont été regardées comme offrant à la teinture des laines de réelles ressources. C'est à elles et à la culture de la garance que l'on doit ces étoffes recherchées, ces riches tissus, ces vêtements si distingués, connue du temps des Romains sous les noms d'indumenta Atrebatica, Vestes Atrebatiae, Seramelinae, Birri, Sayæ, et cette pourpre d'Arras, rivale de celle de Tyr, qui décora les grands de Rome.

Saint Jérôme et les autres auteurs mentionnent ces riches fabriques d'Arras, ces teintures que les qualités particulières des eaux du Crinchon rendaient inimitables, et qui furent l'origine et comme le germe des tentures d'Arras, les Arrazi.

Le Crinchon est mentionné dans la vie de Saint-Vaast écrite par le moine Alcuin. Après avoir attiré au christianisme la presque totalité de ce qui fut plus tard la province d'Artois, le saint apôtre revint à Arras prendre quelque repos. Il se retirait souvent sur les bords du Crinchon, où il fit bâtir un petit oratoire qui devint plus tard la célèbre abbaye à laquelle il donna son nom à Arras.

Lorsque la population vint chercher asile autour de l'abbaye, elle se répandit sur les bords de la rivière et forma le noyau de la ville d'Arras.



Un épi d'orge

St Vaast

Au VIème siècle, après avoir catéchisé Clovis, Saint Vaast arrive à Arras, la cité croupit dans une complète incurie, l'église est en total abandon. Saint Vaast entreprend de nettoyer l'intérieur de l'église, quand soudain des habitants l'appellent à l'aide, un monstre dévore les bêtes et les gens, c'est un ours !

Suivant les indications des pauvres gens, le Saint arrive devant un ruisseau, le Crinchon. Traversant celui-ci il arrive devant l'ours et lui ordonne au nom de Dieu de quitter les lieux.

Par bonheur l'ours se radoucit et passe le ruisseau. Nul ne reverra la bête. En remerciement à Dieu, Saint Vaast, aidé par ses disciples, restaure l'église et vient se recueillir quotidiennement dans l'oratoire dressé sur la rive droite du Crinchon où s'est accompli le miracle. Saint Vaast, après un long apostolat, meurt en 540.

Il est inhumé en son église. Un siècle plus tard, Saint Géry respecte la dernière volonté exprimée par le Saint et fait transférer les reliques de Saint Vaast de l'autre côté du Crinchon dans son oratoire. Dès lors la chapelle devient un lieu saint où viennent prier les pèlerins. Une communauté de moines ayant adopté la règle de Saint Benoît est à l'origine de l'abbaye. En 783, l'abbaye brûle, Charlemagne ordonne sa reconstruction, trois églises juxtaposées sont construites, la plus grande est Saint Vaast.



Reproduction d'une tapisserie du XVème siècle où l'on peut reconnaître Saint-Vaast apprivoisant un ours sur les bords du Crinchon. (Elle est placée dans l'église Saint Vaast d'Achicourt)

La tapisserie originale se trouve au musée d'Arras.



Le Crinchon prend naissance entre les villages de La Cauchie et Bailleulmont.

Ce sont les plus anciennes sources (**à gauche**) qui sont souvent intermittentes. Puis ce cours d'eau descend dans les prairies de Bailleulval, non loin de deux anciens châteaux forts qui furent détruits au XVI^{ème} siècle. Le lit du Crinchon n'est encore qu'un fossé peu large et peu profond, il passe ensuite à Basseux, près de l'église et le long du parc du château.

Le Crinchon atteint enfin et traverse le territoire de Rivière, dont les hameaux s'échelonnent le long de ses bords, sur une étendue d'environ quatre kilomètres. Sur la rive droite sont : Bellacourdel, Bellacourt et Bretencourt; sur la rive gauche, Grosville, le Fermont et Hamel .

Entre les hameaux de Bellacourt et de Grosville, se trouvent quelques sources d'un faible débit qui entretiennent un écoulement d'eau en aval. Un peu plus bas, entre Grosville et Bretencourt, au pied d'un versant à droite de la vallée, d'autres sources plus importantes, représentées par un certain nombre de forages, sont connues sous le nom de Fontaine.



Ces sources débouchent dans un bassin rectangulaire entouré d'une muraille en maçonnerie. (**à droite**)

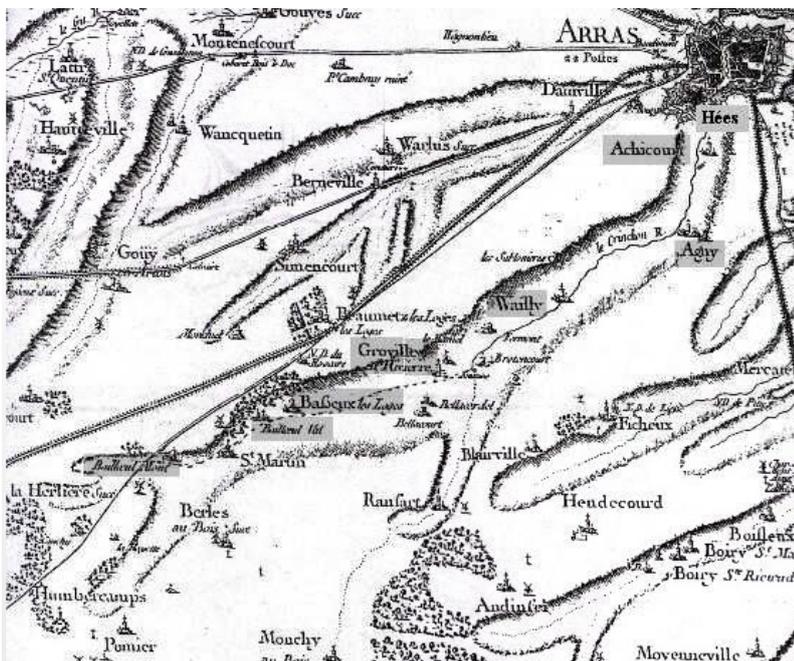
Ce sont les principales sources du Crinchon en temps de mortes eaux. Le bassin fut entouré de murs en 1723, aux frais du roi Louis XV. Il a environ 35 mètres de longueur sur 11 de largeur et 3,8 mètres de hauteur. Les eaux de la Fontaine qui ne tarit jamais, s'échappent par une porte grillée, formant une espèce de nappe, puis un petit étang dans un jardin du château de Bretencourt. Elles forment alors un lit qui se bifurque avec celui venant de Bailleulmont.

En aval de Rivière un ancien courant venant de Ransart est aujourd'hui à sec, et à Wailly , Agny et Achicourt, jusqu'à l'entrée dans Arras, il n'existe d'autre affluent que les fossés qui amènent les eaux de pluie du bassin.

Dans Achicourt le Crinchon traverse les jardins, le long du sentier de la tour, et les terrains de La Bassure (**à droite**), derrière l'église Saint Vaast actuelle. Il passe sous la voie ferrée Arras-Saint Pol sur Ternoise, et ensuite entre les jardins de la cité du Polygone où il sert de limite entre Achicourt et Arras, il pénètre, près des terrains du stade Degouve et demeure souterrain jusque sa jonction avec la Scarpe, derrière l'ancienne station d'épuration, près du carrefour Jean Monnet.



Dans Arras, il reçoit près du Cours de Verdun, le ruisseau des Hautes Fontaines et le ruisseau Saint Fiacre venant de Dainville. Le Crinchon et ces deux ruisseaux pouvaient former des inondations pour protéger la Citadelle. Ils alimentaient également les fossés des remparts de la ville. Le Crinchon coulait à l'origine dans une vallée marécageuse, il se divisait en plusieurs bras ayant pour nom : Grande Branche , Grande et Petite Hollande, fossé Buriën. Sur ces bras étaient installés les teintureries, les lavandières, les tanneurs. Ces différentes branches sont voûtées au XIX^{ème} siècle, et servaient la plupart du temps d'égouts.



Les villages de la vallée du Crinchon au début du XVII^{ème} siècle (Extrait de la carte de Cassini)

Les villages de la vallée du Crinchon au début du XVII^{ème} siècle



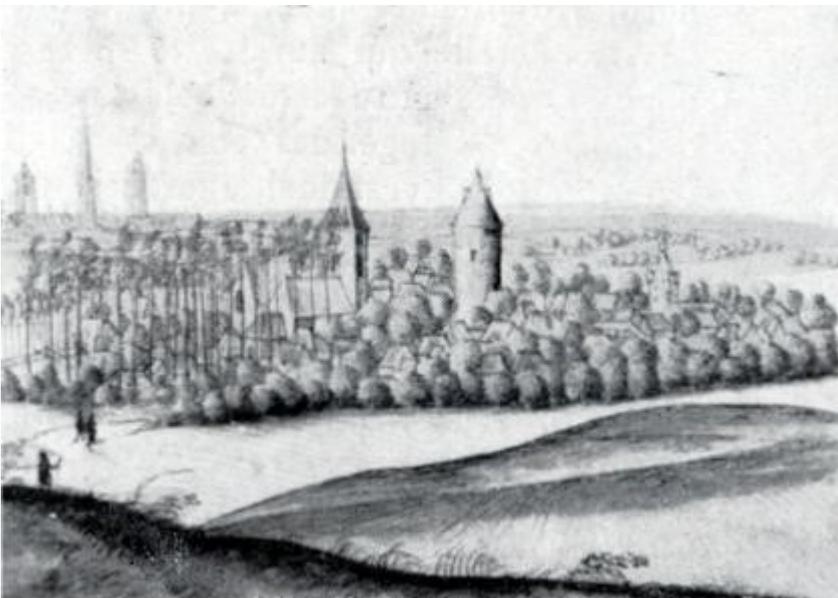
Pouvoir de Hées (Achicourt)

Le Pouvoir de Hées (Achicourt) au début du XVII^{ème} siècle (Albums de Croy)
Hées se trouvait entre Achicourt et Arras. Le chemin bordé de maisons, à droite du Crinchon qui après être passé sous un pont, serpente dans les prairies, est l'ancien chemin d'Achicourt à Arras. A gauche grande ferme dont les bâtiments sont entourés d'un mur faisant angle droit. Grande grange à haut pignon et contrefort perpendiculaire. Tout contre, habitation composée de deux corps de logis. Tout ce quartier a été bouleversé depuis le 17^è siècle par les travaux du génie militaire. Dans le fond Arras. On distingue le Beffroi, la tour de Saint-Vaast, la Cathédrale, la Sainte Chandelie, Saint Aubert, et le moulin de la porte d'Amiens à gauche.



Achicourt (Hachicourt)

Vue prise du sud-ouest, du chemin venant de Wailly. Dans la vallée, à droite du chemin, entourée d'eau, tour carrée ruinée, qui existait encore en 1664. A l'angle vers le spectateur, échauguette sur contrefort diagonal. A l'étage supérieur, ouvertures carrées. A droite, sur une légère éminence, l'église orientée, dans les environs des cimetières (anciens) actuels. Deux nefs, de hauteur inégale, l'une de trois travées, éclairée par des fenêtres en plein cintre et terminée par un chevet à trois pans. Haute tour carrée à contreforts diagonaux, chemin de ronde, toit à quatre pans. Petite construction adjacente à la tour. A gauche du chemin, intéressant spécimen de construction rurale assez élevée. Colombages apparents sur hauts soubassements. Dans le fond, bonne vue générale d'Arras que domine le Beffroi, la tour de Saint-Vaast et la Cathédrale.



Agny (Aigny)

Vue prise du sud-ouest, de la légère éminence à droite du chemin de Wailly. A droite, clocher (?) non identifié. Au centre du village, haut donjon cylindrique à toiture conique. Église paraissant désorientée. Deux nefs, la première terminée par un petit chœur à trois pans, la seconde, plus haute à chevet plat, éclairée par une fenêtre en plein cintre dans l'axe. Tour carrée, flèche pyramidale, triplet de lucarnes. A gauche, derrière les grands arbres, pont sur le Crinchon. Dans le fond à gauche, silhouette d'Arras.

Les villages de la vallée du Crinchon au début du XVII^{ème} siècle



Wailly

Vue prise du sud-ouest. Au premier plan à gauche, chemin venant de Brétencourt et moulin sur le Crinchon. Derrière les arbres, au milieu du village, importante tour barlongue de l'église. Contreforts diagonaux, chambre des cloches éclairée par deux fenêtres en plein cintre, trois étages d'abat-son, toiture à quatre pans. Dans le fond, à gauche, deux des tours d'Arras, Saint-Vaast et le Beffroi. Le miniaturiste a mis l'une à la place de l'autre.



Rivière (Rivières)

Vue prise du sud-est. A droite, sur une butte, tour cylindrique ruinée du château de Grosville. Eglise de Grosville-en-Rivière représentée désorientée sur la rive gauche du Crinchon qui serpente dans la vallée. Haute tour carrée, contreforts diagonaux, étage des cloches éclairé par deux fenêtres, chemin de ronde, toit aplati. Nef d'au moins trois travées. Sur la rive droite du Crinchon, château fort ruiné de Brétencourt. Enceinte polygonale flanquée de cinq tours dont quatre cylindriques et ruinées et une autre barlongue coiffée en bâtière. Au delà manoir de Bellacourt (ou de Bellacordel). A gauche, bordé de maisons et rectiligne, le grand chemin d'Arras à Pommier et Saint-Amand par Berles-au-Bois.



Basseux

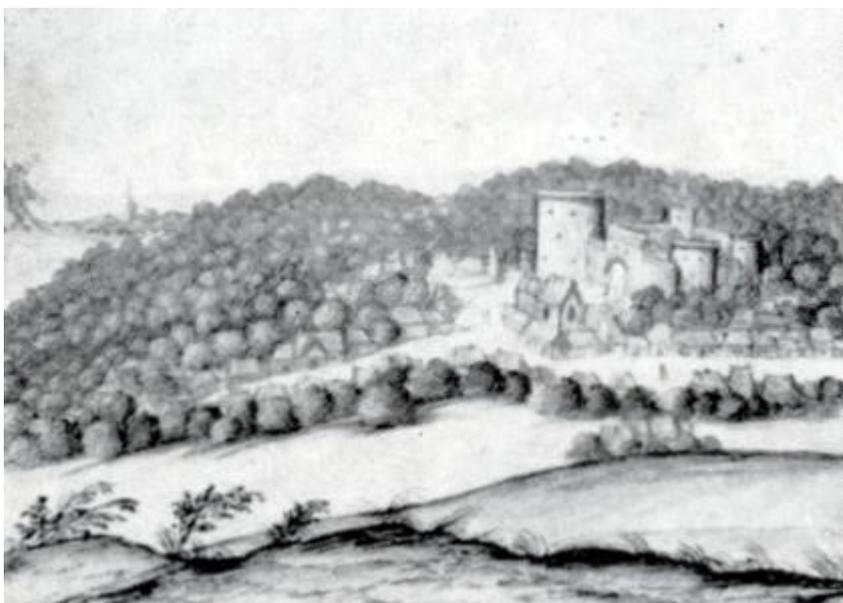
Vue prise du sud-est. Au fond du vallon, le Crinchon. Aussitôt passée la rivière, à gauche, grande construction en ruines. Chaussée élargie devant l'église, carrefour au-delà, comme aujourd'hui. Église orientée, subsiste très peu remaniée. Haute tour, contreforts diagonaux, chemin de ronde, beffroi de charpente à deux étages d'abat-son. Nef assez courte à laquelle est accolée, sur le flanc sud, une petite chapelle à pignon triangulaire. Arc triomphal très épais, plus large que l'église et dépassant la toiture. Chœur de deux travées, chevet droit éclairé par une fenêtre dans l'axe. Toutes les fenêtres en plein cintre. A l'église est accolé un bâtiment important (ferme du chapitre ?). Sur le coteau, le Bois de Basseux qui existait encore au 19^{ème} siècle. L'église est fidèlement reproduite par le miniaturiste.

Les villages de la vallée du Crinchon au début du XVII^{ème} siècle



Bailleulval

Vue prise du sud. Le Crinchon coule au fond du vallon. La rue, qui fait un coude prononcé dans la partie gauche de l'image, est l'aboutissement du chemin qui vient de Bailleumont et escalade le coteau. Dans le fouillis des arbres, légèrement à gauche de l'axe de l'image et à mi-pente, on distingue une très petite église orientée, éclairée par trois fenêtres. Elle est plus éloignée du sommet que l'église actuelle. Sur la motte, qui existe encore, un très gros donjon circulaire semblable à celui de Bailleumont. Sur les flancs, deux très hautes tourelles de guet. Petit corps de logis accolé à l'une d'elles. Derrière le village, le moulin de Bailleulval, en bois, sur pivot. Dans le fond, à droite, Bois de Basseux. (Il existe un dessin représentant les ruines du château de Bailleulval en 1859, il est impossible de retrouver, dans la miniature, les éléments du dessin).



Bailleumont

Vue prise de l'est, du versant descendant vers le Crinchon, à l'ouest du chemin de Berles à Bailleulval. Le village a l'aspect d'un bourg. La rue à droite se dirige vers Bailleulval, celle de gauche descend en tournant vers le fond du vallon et Berles. Au point de rencontre de ces rues, placette, église orientée. Chœur d'une travée plus élevé que la nef, éclairé par une fenêtre dans l'axe. Très petite nef basse surmontée à l'ouest d'un campanard et d'une croix. Des logettes sont adossées à l'église. Au delà le chemin tourne vers l'imposant château dont les ruines existent encore. Très gros donjon circulaire de trois étages, au point culminant, c'est-à-dire vers l'ouest. Toiture en terrasse sur mâchicoulis. L'enceinte est trapézoïdale ou hexagonale. Grosses tours circulaires à terrasse et mâchicoulis aux angles. Porte d'entrée en plein cintre au milieu de la courtine. Derrière, le Bois de Bailleumont. A gauche, Moulin Degez sur la Chaussée Brunehaut. A l'horizon, La Herlière.

Mes sources :

Vues en couleurs : Le moulin d'Achicourt et les moulins de la région d'Arras. Par Jean-Michel DECELLE - Paulette Gournay - Francis PERREAU - Mairie d'Achicourt (1996)

Commentaires et autres vues : Quatre cents vues des villages d'Artois en 1605 -1610 tirées des albums de Croy, par Roger BERGER et Raymond DUBOIS.(1960)

Le Crinchon - Dans Achicourt

Dans Achicourt le Crinchon traverse les jardins, le long du " sentier de la tour", il passe sous le pont de la route de Wailly et longe les terrains de La Bassure

Le Crinchon passe sous la voie ferrée Arras - Saint-Pol- sur-Ternoise, et ensuite entre les jardins de la cité du Poly-gone où il sert de limite entre Achicourt et Arras, il pénètre ensuite sous les terrains du stade Degouve et il demeure souterrain jusque sa jonction avec la Scarpe.



L'aménagement de La Bassure, derrière l'église Saint Vaast, a permis par le creusement de fossés, de supprimer les risques d'inondations. Les parcelles ainsi délimitées sont devenues des jardins familiaux, des zones de pâturage pour divers animaux, une placette gazonnée.



Le Crinchon - Les crues

Le Crinchon, malgré sa petite taille a souvent débordé. Les causes en sont multiples, elles résultent de conditions météorologiques exceptionnelles, de la faible pente de la rivière, de la présence fréquente de neige l'hiver jusqu'au début du XIXème siècle et aussi de l'homme (moulins à eau, détritux). Ces éléments ont provoqué des inondations souvent catastrophiques.

Achicourt a souvent été une victime privilégiée de notre cours d'eau :

- le 23 juin 1748, une véritable trombe d'eau et de grêle s'abattit sur la commune. Le Crinchon rompit ses digues et se transforma en véritable lac de 34 ha. Sur la place publique cinq maisons sont renversées et plusieurs autres fortement endommagées. Toutes les récoltes, recouvertes d'un épais limon, sont anéanties.
- En l'an III de la République, des granges et des écuries sont emportées par les eaux.
- Le 31 janvier 1807, un violent orage se déchaîne sur Achicourt et les environs.
- Le 28 mai 1812, un violent orage éclate sur la ville d'Arras et les environs. Une trombe terrestre formée pendant l'orage au dessus des villages de Wailly et d'Achicourt a détruit en deux ou trois minutes : 18 maisons, 13 granges, 9 étables ou écuries. Les débris de ces bâtiments ont été emportés à de grandes distances.
- Janvier 1841. Par suite de dégel subit, le Crinchon déborde et couvre les jardins.
- Orage du 11 avril 1856. Vers 7 heures du soir, un violent orage se déchaîne, le tonnerre se fit entendre avec fracas, pendant dix minutes une pluie diluvienne, accompagnée de grêle tomba sur Arras et y occasionna de nombreux dégâts. Les communes d'Achicourt, d'Agy et de Sainte Catherine, perdirent en un instant une grande partie de la récolte.
- Le 6 août 1859, un violent orage sévit principalement sur la commune d'Achicourt et fit déborder le Crinchon qui était à sec auparavant.
- L'ouragan du 12 mars 1876 a occasionné des dégâts considérables.
- Le samedi 24 janvier 1891, vers une heure et demie du matin les habitants ont été réveillés par le tocsin. Il s'agissait d'un fléau redoutable: une inondation. Le dégel subit de la veille avait couvert les champs d'une immense nappe d'eau qui accroissait à vue d'œil; la terre gelée sur une épaisseur de 60 centimètres n'en pouvait absorber la moindre quantité. Le Crinchon, grossi des eaux venant de Rivière, Wailly et Agy, débordait sur tout son parcours et formait une plaine d'eau s'étendant des Lennes à la rue Malvaux et de la rue Milanais aux maisons de la rue de Fontaine. En face de la maison du maréchal-ferrant, l'inondation a atteint 1.50 m au cassis pavé de la route. Il en résulte des dégâts assez importants et de nombreuses caves ont été inondées et souillées par la boue et les détritux de toutes sortes entraînés par l'eau.

Ces inondations n'ont pas cessé avec le XXème siècle.

Des exemples des dégâts des crues du Crinchon en 1891

Nom et prénoms des sinistrés	Nature et importance des dégâts
Leprince Jules, cabaretier	Cave effondrée, des hectolitres de bière entièrement vidés. Linge et vêtements divers, literies, entraînés dans la cave, alors transformée en un étang de bière et d'eau boueuses.
Dubois Catherine, modiste	4 caisses de mousseline, dentelles, etc. complètement avariées. Un tas de charbon et un hectolitre de bière emportés, légumes divers.
Bocquet Lucien, cabaretier	3 hectolitres de bière, vêtements et légumes divers.
Sevin Auguste, charron	Dégâts matériels, 2 murs de refend et une cheminée en partie démolis. Carrelage enlevé.
Bienfait Charles, jardinier	9 hectolitres d'avoine et légumes divers.
Thiery Paul, cabaretier	15 hectolitres de bière.
Fortaut Léon, cabaretier	3 hectolitres de bière, lard, légumes divers.
Pavy Guislain, cabaretier	Graines potagères et fourragère (450 f)
Robert, brasseur à Arras	2 petites maisons lézardées et à reconstruire
Les six locataires du précédent	Bière, cidre, légumes.

Les inondations de 1947

A gauche : Les terrains entre l'église Saint Vaast, la rue Raoul Briquet et la rue Souillart

A droite : Le Crinchon partant vers la citadelle d'Arras

En dessous : Que ne faut-il pas faire pour aller au ravitaillement !

Photos anciennes : collection Mme Nison Lecointe (Archives Départementales du Pas-de-Calais)



Les années 1980 ont encore vu le Crinchon hors de son lit.

Début décembre 2000, le Crinchon a débordé dans la nuit d'un samedi après un orage violent de 3 heures et suite semble-t-il à une obstruction par quelques débris du Crinchon à l'entrée d'Arras. Le secteur entre le pont de Hées et la voie de chemin de fer (Saint-Pol, Boulogne) a été inondé, plusieurs maisons ont dû pomper l'eau dans leur cave (intervention de plus de 48 heures par les pompiers).

Mais les problèmes d'inondations dans le secteur de la rue de Fontaine sont liés à la remontée du niveau des nappes phréatiques. Ces remontées suivent un cycle de 6 à 7 années comme le disent les vieux habitants du quartier. La dernière grande inondation remonte à janvier-mars 1966. De nombreuses sources donnent donc actuellement aux abords de la rue de Fontaine ; de même les caves de certaines maisons sont inondées le long du parcours du Crinchon dans les autres rues de la commune.

Heureusement en 2001, le Crinchon était "plus sage"... jusqu'au 7 juillet 2001, un violent orage a provoqué une nouvelle crue du Crinchon.

Les communes avoisinantes, Wailly et Agny sur le cours du Crinchon ont également été touchées par cette crue, ainsi que Rivière, Bailleuval...

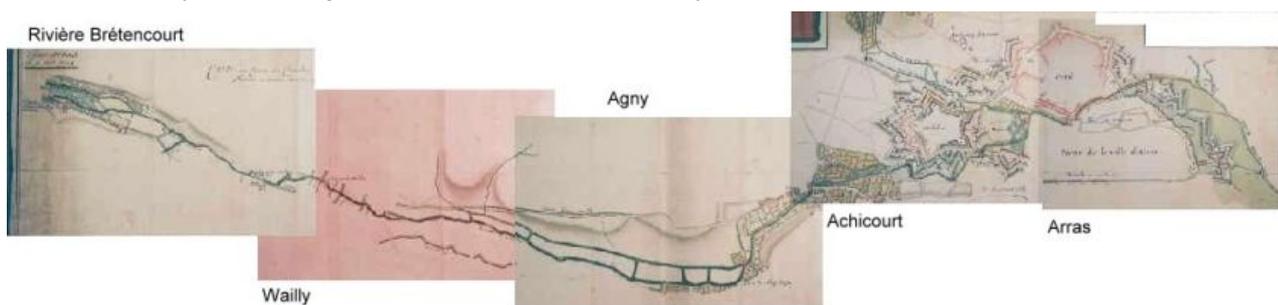
Ci-dessous les zones maraîchères et jardins des Bassures encore inondés, derrière l'église Saint-Vaast en hiver et printemps 2001, située entre le Crinchon et la rue La fontaine, les terrains sont saturés d'eau. Des rigoles ont été creusées à cet endroit pour évacuer l'eau et de "petits Crinchon" coulent allégrement !



L'aménagement de La Bassure, derrière l'église Saint Vaast, a permis par le creusement de fossés, de supprimer ces risques d'inondations. Les parcelles ainsi délimitées sont devenues des jardins familiaux, des zones de pâturage pour divers animaux, une placette gazonnée.

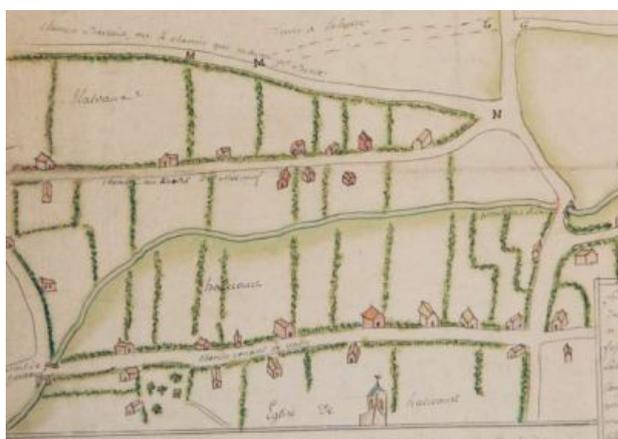
Le Crinchon - Les cartes

Carte de 1754 (Archives Départementales du Pas-de-Calais)



Carte de 1764 (Archives Départementales du Pas-de-Calais)

Ces extraits représentent à gauche Achicourt : les Bassures, à droite Arras : le Pouvoir des Vignes, domaine de l'abbaye de Saint Vaast, ancienne seigneurie d'Achicourt. Sur cet emplacement se trouvent actuellement la place Victor Hugo et le jardin des Allées ou des Promenades.



Carte du XVII^{ème} siècle (Archives Départementales du Pas -de-Calais)

Sur cette carte, orientée avec le nord en haut, on peut avoir une idée des nombreuses parcelles constituant le terroir d'Achicourt, fief des maraîchers. A noter la grande parcelle (n° 66, à l'envers), d'un tenant, des Bassures.

La tour carrée du château, près du Crinchon en bas à gauche, et l'ancienne église en bas à droite .



Tour du château

Eglise

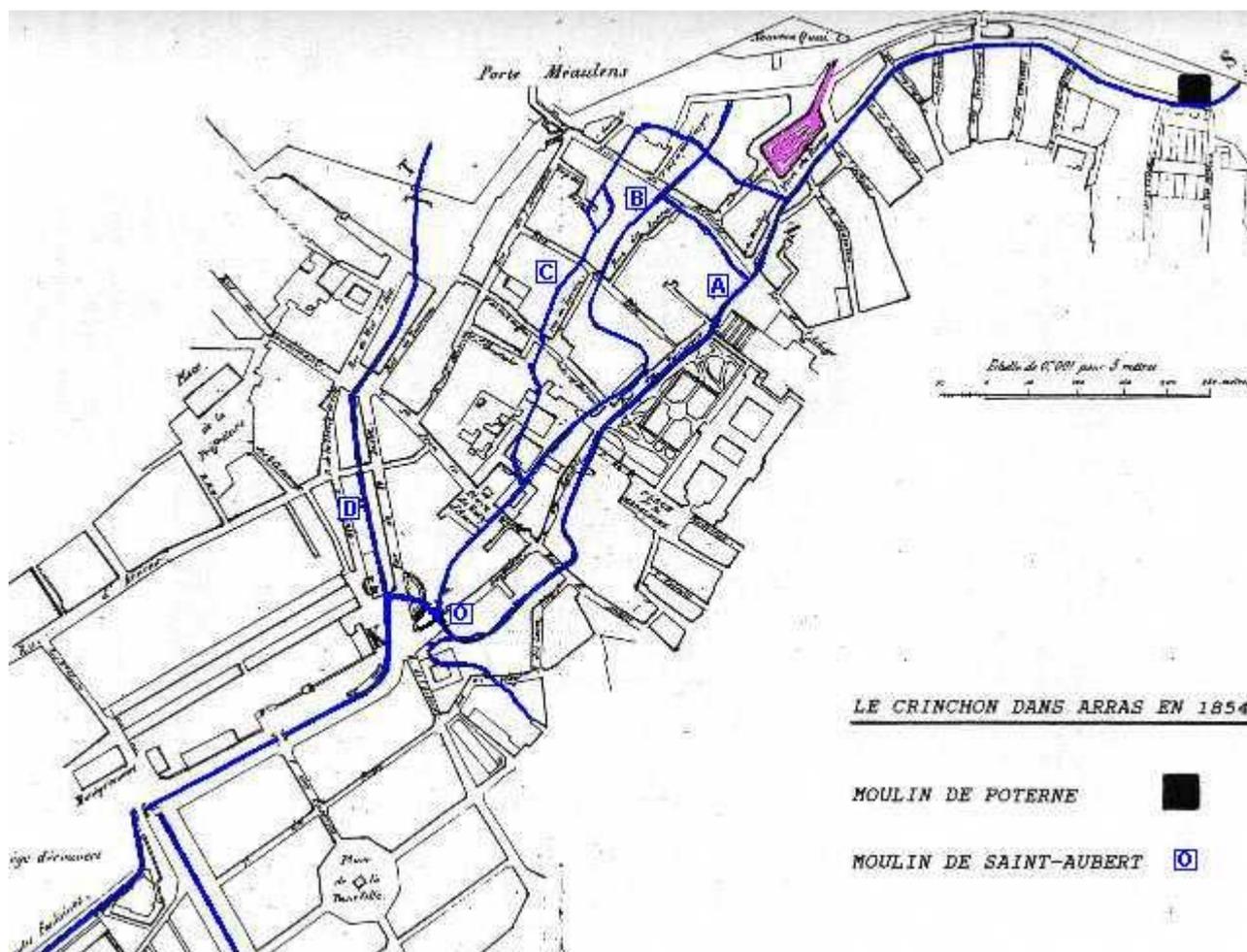
Le Crinchon dans Arras

A la sortie d'Achicourt le Crinchon baigne la citadelle et disparaît sous Arras depuis le XIX^{ème} siècle. Il passe sous les terrains de tennis du stade Degouve, longe la halle des sports et ne réapparaît que dans la "fosse aux loups" derrière l'usine d'épuration, où il se jette dans la Scarpe.

Dans la Ville d'Arras le Crinchon courait à l'origine dans une vallée marécageuse. Il se divisait en plusieurs bras ayant pour nom: Grande Branche (A), Grande (B) et Petite (C) Hollande, fossé Burien (D).

Il existait un moulin à eau (O) dit de Saint Aubert, au carrefour de l'ancienne rue des Gauguiers (noyers).

Depuis le début du XX^{ème} siècle, les branches sud et est, correspondantes aux fossés des remparts de la ville d'Arras, sont voûtées pour les transformer en égouts, sur le trajet approximatif des boulevards Vauban et Carnot actuels. Depuis 1966, le fossé Burien draine exclusivement les eaux du Crinchon grossies du ruisseau Saint Fiacre venant de Dainville.



Le Curage du Crinchon

Dans Arras, ce sont souvent les caves qui ont été noyées par les eaux. Les édiles du XIXème siècle en attribuent les causes à l'envasement progressif des voûtes du Crinchon et aux conséquences des divers curages qui entraînent, par les différents barrages construits à ce moment l'exhaussement du niveau de l'eau et l'augmentation de sa pression sur une grande étendue.

Régulièrement le cours d'eau a été curé, en 1754, le Conseil d'État du Roi décide non seulement de le curer, mais aussi de supprimer des écluses et d'améliorer son niveau de pente. Au delà des travaux effectués, c'est souvent leur paiement qui pose problème. Si, au XVIIIème siècle, le Roi, les États d'Artois, la ville d'autorité militaire et quelquefois l'abbaye Saint-Vaast se renvoient la balle pour financer les travaux, il en va de même au XXème siècle, où, cette fois, ce sont les municipalités des villages et les riverains qui se font tirer l'oreille pour payer. Dans les années 1930, les Achi-couriens se partagent en deux clans, ceux qui n'habitent pas dans la zone inondable refusent de payer pour ceux qui sont menacés par les eaux du Crinchon !

Une réédition d'un ouvrage a été effectuée en l'an 2000, il s'agit de "LE CRINCHON, étude historique et archéologique sur cet ancien cours d'eau par Adolphe de CARDEVACQUE, de 1885" par La Bibliothèque de l'Artois, publiée par Phé-nix Éditions.

La protection de la Citadelle d'Arras

En plus des activités agricoles et industrielles, le Crinchon a eu une autre fonction, il a servi à inonder les fossés de la citadelle et à abreuver les chevaux de l'armée. Il faut noter que, si la citadelle, (achevée en 1672) a été construite en cet endroit, entre les portes d'Amiens et de d'Hagerue, par Vauban, c'est parce que dans cet espace vide coulaient deux ruisseaux : le Crinchon et le ruisseau Saint-Fiacre en provenance de Dainville.

Le Crinchon passe sous le pont de Hées pour alimenter les douves de la citadelle, un barrage permettait de réguler l'arrivée des eaux. Un circuit de promenade a été aménagé dans les douves entourant la Citadelle.



Le Crinchon et les moulins à eau

Ils constituent la deuxième activité importante procurée par la force motrice du courant. Le Crinchon, si petit soit-il, a été équipé de plus d'une dizaine de moulins au cours de l'histoire, un à Rivière, deux à Wailly, deux à Agny.

Il n'existe plus de moulin à eau sur le Crinchon. Achicourt en a possédé quatre. Le plus ancien, détruit lors de la construction de la Citadelle, est encore mentionné au XVII^{ème} siècle dans la grande cense de Hées Cliquez pour afficher une carte. Il en existait un second, mentionné en 1790.

Un nouveau moulin à eau destiné à fabriquer des clous d'épingles a été construit entre 1834 et 1836, il se trouvait entre le pont d'Achicourt et le moulin d'Agny.

Dans Arras même, on cite trois moulins à eau sur le Crinchon et ses branches : ceux de Saint-Fiacre, de Saint-Aubert et de la Poterne.

Les moulins à eau, à moudre la farine sur le Crinchon			
	1760	1790	1806
WAILLY	1	1	1
AGNY	1	plusieurs	1
ACHICOURT		1	0
ARRAS	3	1	2

Dans la commune d'Agny, il en existe encore des traces par ce bâtiment (ci-contre), la cheminée indiquant l'installation d'une machine à vapeur pour compenser le manque de débit du Crinchon.



(Le bâtiment devant la maison n'existe plus aujourd'hui et le pont a été désaffecté et remplacé par un nouveau à quelques mètres en aval). Le deuxième moulin est encore visible également, à droite.

Les activités industrielles le long du Crinchon

Les plus anciennes ont été dès l'antiquité, les activités textiles. Saint Jérôme mentionne les riches fabriques d'Arras et la qualité de ses teintures issues des eaux du Crinchon. Au Moyen Age, c'est le long de ses rives que sont établis les drapiers, les pelletiers, les teinturiers, les tanneurs et les lavandières (en dernier !).

Mais ces professions polluent la rivière:

En 1426, on interdit aux teinturiers de jeter les résidus provenant de leur fabrication dans le Crinchon.

En 1430, les marchands drapiers sont autorisés à laver leurs laines dans le Crinchon à condition d'entretenir à leurs frais le lit de la rivière.

En 1506, des teinturiers reçoivent de l'autorité échevinale une indemnité de 11 livres chacun pour construire des "huches" ou réservoirs destinés à recevoir leurs préparations avec interdiction de jeter leurs immondices dans le Crinchon.

De même, en 1596, les tanneurs sont obligés d'enlever leurs déchets du lit du Crinchon.

En 1737, l'intendant de Picardie et d'Artois défend " à tous les tanneurs, pelletiers et autres de tremper leurs cuirs dans le courant dudit Crinchon, ni de faire aucune retenue, digues ou écluses, non plus que de faire tuer et écorcher eux aucun chevaux, ni de jeter dans lesdits Crinchons aucunes immondices...".

Les autorités municipales d'Arras sous l'ancien régime, malgré la multiplication des règlements, n'ont pas réussi à limiter la pollution du cours d'eau. Au début du XX^{ème} siècle, elles autorisent même officiellement les industriels à déverser leurs résidus dans ce qui est devenu un égout.

En 1900, un fabricant d'huile est autorisé à vider « les eaux industrielles provenant de son usine » dans le ruisseau le Crinchon, « considérant que ces eaux doivent provenir de la condensation de la vapeur et être parfaitement claire. ».

En 1908, cette autorisation est de nouveau accordée à un autre industriel, demeurant à Arras, rue des chats.

La vallée du Crinchon, même recouverte dans Arras, a encore servi de zone industrielle et de déversoir au début du XX^{ème} siècle.



Certains noms de rues d'Arras rappellent ces différents corps de métier :	
Rue des Teinturiers	Rappelle l'activité des teinturiers, qui utilisaient l'eau du Crinchon, et la richesse de l'industrie textile d'Arras au Moyen-Age.
Rue du Moulinet	Rappelle la présence d'un moulin à eau sur le Crinchon.
Place de l'Ancien Rivage	Emplacement d'un ancien bassin alimenté par les eaux du Crinchon au XVI ^{ème} siècle pour rendre la Scarpe navigable.
Rue du Crinchon	C'est à cet endroit que les tanneurs et plus loin les lavandières exerçaient leur métier.
Rue des Foulons	Il s'agit des artisans qui foulaient des draps au Moyen-Age, activité très importante dans le cadre des métiers de la laine.

Le Crinchon - l'agriculture

La vallée du Crinchon apporte une valeur agricole avec ses cultures céréalières, ses prairies et surtout ses maraîchers. C'était sa première activité importante. Cette spécialisation d'une bonne partie des agriculteurs d'Achicourt et d'Agnly dans le jardinage s'explique par l'emplacement des jardins au bord du Crinchon, par la qualité du sol et la richesse de l'amendement; les Achicouriens avaient en effet obtenu en 1860 le monopole de l'enlèvement des boues d'Arras. Jusqu'au XVIIIème siècle, la variété des légumes est fort réduite: fèves, navets, raves, choux, pois, haricots, salades, carottes. Quelques nouveautés font leur apparition en provenance d'Amérique: concombres, citrouilles, artichauts et la pomme de terre.



La carotte d'Achicourt

Mais le légume qui fait la notoriété d'Achicourt est la carotte, du latin carota, plante potagère de la famille des ombellifères. En 1768, par lettre datée de Conflans où était la Cour de Louis XVI, l'Archevêque de Paris demande au Cardinal de Rohan, abbé de l'Abbaye de Saint-Vaast de lui envoyer "deux litrons" de graines de carottes d'Achicourt.

Cette lettre élogieuse et réconfortante pour Achicourt s'exprime ainsi : Achicourt "où toutes les légumes sont très bonnes; la carotte surtout a une saveur et un goût qui lui est singulier".



Le célèbre voyageur et agronome anglais Arthur Young, de passage à Arras le 9 août 1788, décrit ainsi les maraîchers d'Achicourt : "en sortant de la ville (d'Arras), j'ai rencontré au moins une centaine d'ânes, chargé les uns de besaces, les autres de sacs... et une multitude d'hommes et de femmes. C'est, on peut le dire, un marché abondamment pourvu".

Cette spécialisation d'une bonne partie des agriculteurs d'Achicourt et d'Agnly dans le jardinage s'explique à la fois par leur situation aux portes d'Arras, par l'emplacement des jardins au bord du Crinchon, par la qualité du sol et la richesse de l'amendement.

Voilà ce qu'en disait Léopold Bernard dans sa monographie sur Achicourt en 1898 :

"Le maraîcher et la maraîchère d'Achicourt se livrent à la culture de leurs jardins avec une infatigable activité. Le jour, ils sont occupés aux plus rudes travaux, pour entretenir leurs terres dans un état continu de production et en tirer successivement de la même planche jusqu'à quatre récoltes chaque année. Le soir, et bien avant dans la nuit, le maraîcher, sa femme et ses enfants, préparent les légumes qui alimenteront le lendemain la Ville d'Arras, ou y seront achetés par des marchands qui les revendront dans les centres houillers."

Ci-contre une maraîchère devant l'entrée des jardins du Palais Saint-Vaast à Arras



Les maraîchères ont inspiré de nombreuses histoires ou chansons, ainsi que le baudet fidèle serviteur des Achicouriens

El canchon de ch'l'Achicourienne

I

D'pu quarinte ans, qu'i' pleuche ou bien qu'i' neiche
J' m'in viens, dins l' vill', sans manquer, tous les jours,
Pour apporter des bell's légueum's tout fraîches,
V'nant d' nou gardin, dech fin fond d'Achicourt.
D'pu quarinte ans, qu'i' pleuche ou bien qu'i' neiche
J' m'in viens, dins l' vill', sans manquer, tous les jours,

Refrain :

Ch'est mi Fanni, l'viell' Fanni, l' fourbouïère,
Monté', sur min brav' bourricot,
J'apporte, à chés bourgeois, des pèmm' ed terre,
Des choux, des z'haricots (bis).

II

Pindant longtemps, au mitant d'mes mand'lettes,
J' m'a t'étalé, d'sus l' plach' dech Wetz-d'Amain,
Dù qu' min brul'-gueulle et pis m' blancq' calipette,
Ch'taut, pou' l' pratique, des sènne' ed rali'mint.
Pindant longtemps, au mitant d'mes mand'lettes,
J' m'a t'étalé, d'sus l' plach' dech Wetz-d'Amain,

Refrain :

Cha mêm' 'té là, foè d' Fanni l' fourbouïère,
Qu'j'ai comminché min p'tiot magot,
A débiter mes saquis d'pèmm' ed terre,
Mes choux, mes z'haricots !... (bis)

(air : Jenny l'ouvrière, partition en annexe)



III

Des fos, l'hiver, quand i' gélaut trop raide,
(Chés viux d'Arrau, sur'mint s'in rappelleront)
J'étaus forché d' m'ajouquer d'sus m'queufrette,
In prindant soin d'pon azir min cotron !...
Des fos, l'hiver, quand i' gélaut trop raide,
Chés viux d'Arrau, sur'mint s'in rappelleront.

Refrain :

J'avaus l'air, au mitant d'mes pèmm' ed terre,
D'mes choux et pis d'mes z'haricots,
D'ein' viell' « pondeuss' » quasiment prête à faire
« Cod... cod... cod... codaco ! » (bis)

IV

Bref à tout ch'là, mi, Zabette et Charlotte,
In n'a gagné, jadiss, des poussaïons ;
Pou' l'heur', ch'est cuit, car tout l' monde i' barbotte,
Parch' qu'i' faut mett' vingt sous dins ein porion
In n'a gagné, jadiss, des poussaïons (bis)

Refrain :

Mais, cha d'vient dur, pour ein' pauv' fourbouïère,
D'avoir à l' charche ein bourricot ;
Aussi, d'man, pour am'ner mes pèmm' ed terre,
J' vas m' païer eine auto !... (bis)



Racontaches d'ein boïeu rouche M. Léon Lemaire, chancelier des Rosati d'Artois.
(Poésies et chansonnettes en patois d'Arras.)

Photo : Charles LECOINTE

Mes sources : ACHICOURT Regards sur le passé. Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)

Renommée du serviteur : le baudet

Pourquoi tant de taquineries à son égard, il a su rendre service, a su travailler en silence, traîner son fardeau, porter le bât. Il était plaisant à voir broutant l'herbe nouvelle avec la mine de gourmet. Et voulez-vous voir le tableau dans son jour, le diamant dans sa lumière, et, maître Aliboron dans sa gloire Il était fréquent par une joyeuse et claire après-midi toute baignée de blonde lumière derrière la citadelle, en face de hauts peupliers frémissants !

Arrêtez-vous, regardez... Un rideau d'arbres bizarrement plantés sur les bords du Crinçon, témoin d'un certain passé aimant cette douce et reposante verdure..., et dans l'herbe du chemin, se dresse le pittoresque roussin, ses yeux mornes et songeurs contemplant les carrés de légumes, et en sa philosophique et bizarre cervelle se déroule ainsi le Poème des baudets d'Achicourt :



I

Un lourd et épais brouillard enveloppe le village de ses ouates.
Un jour blafard tombe on ne sait d'où. Perchés au bord des toits, les moineaux pépient, du fond des poulaillers les coqs lancent leur appel. Achicourt s'éveille.

II

Les poules et les coqs ont repris possession du fumier leur domaine, et déjà une pondeuse nichée dans la paille jette son coqodac guttural et strident. De lourds chariots font grincer le gravier du chemin et les fouets retentissent. La mère du bonnet blanc sur l'oreille, la bêche sous le bras, l'homme est parti aux champs...
Pour toi aussi Maître Aliboron, l'heure du travail a sonné. Allons, un dernier coup de dent, et en route!

III

Tic toc font les sabots en cadence, et les oreilles droites, la queue fréillante, le poil ébouriffé, fièrement tu portes au marché l'Achicourienne et ses légumes!
C'est qu'elle est belle et digne d'être chantée notre Achicourienne d'Achicourt, quand assise sur son âne comme sur un trône, elle s'en vient à la ville! Son costume n'est pas riche, mais il a sa coquetterie et on ne le porte que chez nous. Un grand bonnet tuyauté, un tricot de laine noire sur lequel se croise un mouchoir et tombe une large croix d'or, un court « cotron » de futaine, telle est la mode d'Achicourt. Que le vent fasse flotter l'inséparable « écorcheu » de toile grise, jeté sur les épaules, et voilà l'Achicourienne quand, assise sur son âne comme sur un trône, elle s'en vient à la ville.

IV

Hue donc, bourriquet, ou gare au bâton! Déjà derrière le moulin de pierre, le soleil monte, et l'alouette a jailli du sillon ; déjà Arras est éveillé et, sur le pas de sa porte, la bourgeoise impatiente t'attend pour mettre son pot au feu. Allonge le pas bourriquet! La route n'est pas longue et à l'arrivée, pour la patronne le travail, la peine, le grand coup de feu de la vente, les pieds dans l'eau, un couvet sous les jupons, mais pour toi la chaude écurie et le doux repos dans la vieille « maison à baudets » de la rue des Trois-marteaux.

V

Jamais de mémoire d'âne on n'avait vu d'aussi beau marché que celui qu'on appelle encore « Ch'tiot rnaké », bien que nous n'y soyons plus. Elle était à nous toute entière, à nous d'un bout à l'autre la Petite-Place! C'est là qu'au milieu des choux, des carottes, des navets, des poireaux, des pommes de terre, qu'Achicourt tenait ses grandes assises. Les paniers déchargés, la bride et le bât enlevés, nous défilions devant les gamins qui levaient de grands bras et au petit trop, sous la conduite de l'échevelé Baptiste, nous gagnons notre vénérable hôtel.
Hélas! de tout a beau passé auquel les vieux ne songent encore qu'en soupirant, il ne reste plus qu'une impasse qui a bien voulu garder notre nom! La Maison-à-Baudets elle-même est devenue une belle maison à étages où n'entrent plus les ânes à quatre pattes.

VI

Derrière l'hôtel de ville, sur une placette, entourée de chétives maisons que l'on appelle la Place de la Vacquerie, se tient aujourd'hui le marché aux légumes. Le samedi assemblée plénière, Eléonore, Marie-Rose, Élisabeth, Rosalie, Léocadie, Fanny et toutes celles de chez nous qui n'ont pas le temps de dire « ouf ». Belles demoiselles qui jouent à la ménagère, bonnes ménagères qui font la dame, servantes peu pressées, voire même quelques Messieurs font leurs emplettes.

Écoutez, regardez! Pour un jour l'ancien marché revit! Il n'est plus cependant, il n'est plus ; et bientôt Achicouriennes et baudets auront également disparu.

VII

Robustes filles d'Achicourt dites-nous pourquoi aux plus beaux jours de fête du bonnet tuyauté vous ne parez plus votre tête ? Pourquoi vous ne portez plus tricot de laine et jupons courts ? Comme vos mères qui reposait autour du vieux clocher, vous tournez et retournez pourtant la terre, et comme elles, vous devriez être légères et court vêtues.

On ne monte pas à baudet en fallalas, vous le savez bien, aussi n'est-ce plus sur notre dos que vous allez au marché ?

VIII

Champs, chaumières, et toi, vieille cité, et vous tous qui avez connu notre grandeur, soyez témoins de notre ignominie!... Une ignoble et lourde charrette peinte en vert s'abat chaque matin sur notre échine ; un brancard nous emprisonne ; et Madame l'Achicourienne largement assise sur une chaise, nous fait traîner par la ville les légumes et ses longs jupons.

Adieu les joyeux « tic toc » et les sonores « hi han ». Adieu les triomphales arrivées au marché!... A la charrette, nous, les baudets d'Achicourt, à la charrette!... O nos aïeux!

IX

Ainsi va le monde, toujours changeant, toujours cherchant et toujours misérable! Toi seule, ô Nature, douce et bonne mère, est éternellement la même! Sans cesse aux ingrats qui nous avilissent tu donnes de savoureux légumes ; et, pour l'âne, tu sèmes à pleines mains des chardons dans l'herbe des chemins.

Mes sources : ACHICOURT Regards sur le passé. Par Marie-Thérèse NISON-LECOINTE (1977)



Le marché aux légumes
Place de la Vacquerie à Arras

Partons au marché



Les maraîchères vendaient leurs légumes aux particuliers, à gauche Berthe et Catherine



Photos : Charles Lecoïnte

Charles Lecoïnte

Charles LECOINTE est né à Arras en 1884.

Les fugues régulières qu'il fait dès 1890 sur les "Remparts" d'Arras l'amènent à se lier d'amitié avec le "Père Gonsseume", aquarelliste et photographe. Celui-ci lui fait découvrir un vrai photographe professionnel, Joseph Quentin.

Après avoir poursuivi des études primaires à Saint-Jean Baptiste et au Louez-Dieu, Charles LECOINTE s'installe imprimeur dans notre ville d'Achicourt, en 1918, et crée sa propre imprimerie en 1919.

Il rencontre le chanoine LAROCHE qui l'initie à l'art des conférences sur thèmes avec supports photos.

Dès 1933, avec son gendre L. NISON, il travaille la photographie au charbon. Il obtient le prix de ROME de photographie en 1937 et remporte le challenge artésien dit "Marthe Chrétien" la même année.

En 1930, il collectionne déjà 36000 photos sur verre et anime des conférences en Artois dont les thèmes sont imprégnés des travaux des champs et immortalisent Achicourt et ses environs.



Combien de ses photos prend-on plaisir à regarder parce qu'elles évoquent et déclenchent des souvenirs précis et précieux que leur simple vue réactualise et ressuscite.

Combien de ces lieux et de ces scènes de la vie campagnarde, pour les autres anodins, anonymes, dissimulent un peu de notre passé et prennent du même coup une valeur, une chaleur, une beauté particulière ? Combien de ces personnages et de ces paysages fixés par l'objectif sont ainsi protégés contre l'érosion du temps ?

Sur une photo, il s'agit d'un visage familier, sillonné de rides par le labeur des labours, respirant la sérénité et la profondeur. Sur une autre, il s'agit de maraîchères recourbées par l'effort et par le temps.

Toutes ces photos nous rappellent les souvenirs d'un temps passé, de ces souvenirs à la pelle dont on ne peut se débarrasser : le blé qui lève, le temps des semailles et la venaison, celui de l'emblave et de l'éteule. Comment ne pas s'émouvoir devant ces petits ramasseurs de crottin, devant ces petits gamins tirant à la fronde, pêchant l'épinoche ou ramassant le bois. Comment ne pas repenser à ces piqûres d'épis, ces écharde, ces picots, ces chemins hersés de griffes et de gerçures en hiver, et l'été, couverts de coquelicots. En feuilletant ce catalogue de photos, tout paraît revivre là où certains ne voient que mort et vacuité.

Ces personnages fixés, campés, ont la sagesse des gens des champs, leur bravoure et leur solidité. On y retrouve, au hasard des rencontres, des membres des familles les plus traditionnelles d'Achicourt :

- les familles : LEGRAND, PAVY, WACHE, HACART, DEHAY, FOURMAUX.



Le goûter, « l'archiné » de la famille Mouche , 1930



Maraîchères, 1934



Gaston Dehay, cultivateur , 1935

Collection Charles LECOINTE

Mes sources : -

- Cette présentation de Charles LECOINTE est extraite d'un article "A l'honneur : Zoom sur Charles LECOINTE" paru dans le bulletin municipal d'Achicourt en décembre 1994.

- Les photographies sont extraites de l'album "Charles LECOINTE 1884-1975 Scènes de la vie rurale" édité par le Musée des Beaux-Arts d'Arras en 1992.

Charles LECOINTE nous a quitté en 1983 mais son œuvre a continué de vivre, plus présente que jamais.

D'abord dans un recueil de photos "Scènes de la vie rurale" 58 photos superbes où les gens de la terre sèment, moissonnent, récoltent, cultivent, aidés par leurs compagnons fidèles et robustes, les chevaux.

Scènes de récoltes et de battage, Charles LECOINTE continue de vivre aussi par des expositions.

Une première exposition "Charles LECOINTE, photographie d'Artois" a d'ailleurs été présentée en juin 1988 : 80 tirages modernes.

Cette exposition, après avoir été accueillie dans de nombreuses villes de France (STRASBOURG, GAP, HENDAYE...), enrichie de 60 nouveaux tirages, a été présentée à nouveau en juin 1993 au Musée des Beaux-Arts d'ARRAS.

Trésor inestimable qu'il serait souhaitable d'explorer lors d'une nouvelle exposition.

La collection de photos de Charles LECOINTE et de sa fille Madame NISON LECOINTE a été regroupée aux Archives Départementales du Pas-de-Calais.

Voir une évocation de Charles Lecointe dans un document des Archives Départementales du Pas de Calais (PDF) :

<https://archivespasdecals.fr/content/download/29761/391808/file/HM10b.pdf>

Une exposition "Plein champ sur les Maraîchers" a été présentée du 31 mai au 6 juin 2012 en la Salle des Fêtes d'Achicourt. Elle a relaté les souvenirs du passé maraîcher d'Achicourt par des photos, des objets de tous les jours et une vidéo des témoignages anciens ou encore actuels. Un DVD conserve tous ces souvenirs.



Une résidence "Charles Lecointe" a été construite rue Roger Salengro face à l'ancienne imprimerie Lecointe.

La ville - La mairie

Achicourt se présente sous la forme d'une ville séparée en deux parties distinctes : le vieil Achicourt dont la localisation remonte au Moyen-Âge et les nouveaux quartiers nés au XXème siècle de l'autre côté de la voie ferrée Paris-Lille. Il s'agit de l'ancien hameau du Petit-Bapaume et les cités cheminotes, avec les nouveaux quartiers des 4 AS, HLM et maisons individuelles construits à partir de 1970.

Il ne demeure aucun bâtiment ancien du fait des nombreuses guerres qui, du XVIIème siècle au début du XXème siècle, ont provoqué des destructions fatales. La localité est traversée par une petite rivière, le Crinchon, qui se jette dans la Scarpe après sa traversée d'Arras. Un moulin à vent a été reconstruit en 1994 et sert de point de rendez-vous pour les animations de la cité.

La petite commune de 1500 habitants du début du XXème siècle est la deuxième ville de la Communauté Urbaine d'Arras avec presque 7900 habitants.

De l'ancienne Mairie d'Achicourt, détruite lors de la guerre 1914-1918, avec toutes les maisons de la place, en passant par sa reconstruction, inaugurée le 25 avril 1926 aux agrandissements en 2003, avec une façade s'inspirant en partie de l'esthétique du bâtiment présent.



La liste des Maires depuis 1790

Date	Nom
1790	Pierre Beauvin
1794	Pierre Bocquet puis Pierre Beauvin
Mai 1804	Jean Baptiste Distinghin
Août 1821	Robert Lhomme
Mai 1824	Dominique Houriez
Novembre 1831	Joseph Bienfait
Février 1835	Louis Dehay
Décembre 1835	Pierre Joseph Bonnel
Octobre 1849	François Bienfait
Août 1851	Amable Pavy
Octobre 1860	Charles Augustin Dransart
Août 1865	Henri Legrand
Janvier 1881	François Legrand
Juillet 1886	Henri Petit
Septembre 1896	Henri Pavy
Mai 1900	Louis Legrand
Décembre 1904	Augustin Wache adjoint
Février 1905	Augustin Wache
Juin 1908	Victor Wache adjoint
Décembre 1911	Victor Wache
Mai 1912	Théodore Legrand
Décembre 1919	Victor Wache
Mai 1925	Paul Coche
Avril 1944	Elisée Deriencourt adjoint
Septembre 1944	Paul Bachelet
Novembre 1947	Paul Hantz
Décembre 1954	Cabour adjoint
Février 1955	André Lancial
Mars 1959	Désiré Vercoutre
Mars 1971	André Lancial
Février 1983	Emile Sourmail adjoint
Mars 1983	Emile Sourmail
1989-1995-2001	François Ménard
2008-2014	Pascal Lachambre
2020	Jean-Paul Leblanc

La ville - Les monuments

Le monument aux morts est situé rue Raoul Briquet, en face de l'église Saint-Vaast, commémore les disparus des conflits 1914-1918, 1939-1945 et Algérie.

Il a été inauguré le 24 juillet 1924.
(Architecte : GODON Sculpteur : BONNEL)



Le monument aux morts
lors de sa
construction.

Détail du coq (sculpté par
Alfred DERAMBURE)



Il y a un autre monument aux morts
des cheminots, situé à l'angle de la
rue de Bucquoy et de la rue Ernest
Renan, près de l'ancienne cité de
cheminots du Petit Bapaume.



Lors de l'inauguration du monument.

Les cérémonies du 11 novembre débutent par un dépôt de gerbe au monument aux morts du Petit Bapaume, en souvenir des cheminots morts pendant les deux guerres mondiales. Elles se poursuivent ensuite au cimetière britannique de la route de Bucquoy.

Ensuite, à l'issue de la messe en l'église Saint-Vaast, la population se recueille au monument aux Morts du centre ville. Après un lâcher de pigeons, les sonneries et hymnes nationaux sont exécutés par l'Harmonie municipale, avec les discours rappelant le sacrifice des victimes de ces guerres, en présence d'une nombreuse assistance dont des enfants des écoles.



La ville - Le parc de la Tourelle

Afin de renforcer la cohésion de la Cité dont la population est répartie sur trois quartiers géographiquement distincts, la municipalité a aménagé le Parc d'Activités de la Tourelle, situé en face de la zone commerciale des 4 As, sur un terrain de 3,5 hectares.



Le Parc d'Activités de la Tourelle comprend :

La salle polyvalente François Mitterrand.

Cet Espace François Mitterrand s'est étendu en 2002 avec un ensemble polyvalent à dominante musicale. L'harmonie municipale et l'école de musique sont entrées dans ces nouveaux locaux fin novembre 2002.

Cette salle permet d'accueillir des manifestations diverses :

- des concerts de musique,
- la Fête du Moulin en septembre,
- les fêtes des écoles, et spectacles de Noël,
- des expositions de peintures et de photographies,
- des spectacles divers.

Les différentes salles accueillent des animations : cours de peinture, dessins, club des anciens, ...

Le moulin à vent "La Tourelle"



Des structures de jeux pour les enfants



La ville - Les écoles

Plusieurs écoles maternelles et élémentaires ainsi qu'un collège existent à Achicourt.

L'école maternelle Michel Darras, rue de Dakar, dans le centre-ville



L'école élémentaire Léopold Sedar Senghor, rue de Dakar, dans le centre ville



L'école maternelle Jean Macé, place Fiers de l'Orne, aux 4 As



L'école élémentaire Jean Macé, route de Bucquoy, aux 4 As



L'école élémentaire Léopold Bernard aux 4 As, résidence Manneret.



Le collège Adam de la Halle, rue de Roubaix, aux 4 As



Une annexe de l'école maternelle Jean Macé a existé rue de Laval



Une brochure regroupe les photos de classes des écoles d'Achicourt.
Elles sont classées par écoles, anciennes et nouvelles.

La ville - Les instituteurs d'Achicourt

Les archives permettent d'établir la liste suivante :

<u>Instituteurs</u>	<u>Institutrices</u>
1816-1817 Lean-Baptiste Lenflé (il est aussi maréchal-ferrand)	1850-1854 Leblond
1817-1820 Fidèle Legrand	1854-1857 Sy
1819-1856 Amable Haultcoeur	1857-1861 Liénard
1856-1864 Augustin Dupuis	1861-1879 Goulois
1864-1866 Mahutte	1879-1882 Noémie Vannin (première institutrice privée)
1866-1868 Dalleurs	1882-1885 Elisabeth Ledox
1868-1879 Leroux	1885-1914 Julia Rainaud
1879-1909 Léopold Bernard	
1909-1914 Thuillier	

Le premier instituteur dont on trouve trace à Achicourt est M. Etienne Dumur. Il figure comme témoin de clerc ou de magister dans la plupart des actes de baptêmes, mariages, décès, en 1679.

Vers 1726, il est constaté l'existence d'une école primaire au faubourg des Alouettes, qui était paroisse d'Achicourt, tenue par M. Joseph Vallet.

Antérieurement à 1789, il existait deux écoles dans la localité : l'une au village et l'autre au faubourg des Alouettes où le nombre de foyers était aussi important.

A la révolution, en l'an V, les communes d'Achicourt, d'Agny et de Wailly sont réunies dans une école située à Agny.

Il faut arriver à l'année 1850 pour trouver une école spéciale de filles, une école privée.

Un autre instituteur, Léopold Bernard (1856-1925), outre qu'il développera, avec tact et autorité, l'instruction publique, il s'attachera à notre Ville qui lui doit un ouvrage remarquable consacré à l'histoire d'Achicourt et de ses habitants, à la fin du XIXème siècle.

A partir de 1880, la commune d'Achicourt possède officiellement une école publique de filles, aussi Léopold Bernard accueille-t-il une institutrice dans les locaux de la Mairie. Parmi les institutrices qui se succèdent à Achicourt, Julia Marie Antoinette Rainaud a enseigné suffisamment longtemps pour nous permettre de retracer la vie d'une institutrice à la fin du XIXème siècle.

Voir les pages suivantes sur ces instituteurs et sur Adam de la Halle (nom donné au collège d'Achicourt)

Les écoles - Léopold BERNARD

Léopold Bernard a été instituteur pendant 30 ans à Achicourt. A ce titre, il a marqué son époque. Mathieu Augustin Léopold Bernard est né le 29 août 1856 à Raye-sur-Authie (Pas-de-Calais). Son père, Jean-Baptiste Martin, 36 ans, était meunier et sa mère Godefrine Adélaïde Fusillier, 27 ans, ménagère. A part son père, meunier, tous ses ancêtres sont des petits paysans : son grand-père, Nicolas Mathieu Faustin est ménager et son arrière-grand-père Jean François, manouvrier, c'est-à-dire de tous petits cultivateurs qui souvent se louaient sur les terres des paysans riches. On a ici le cas d'une petite ascension sociale : manouvrier, ménager, meunier, instituteur. Mathieu Augustin Léopold Bernard, qu'on appellera Léopold, sa signature et plusieurs écrits le confirment, fait ses études primaires à l'école publique de Raye. Et sans doute, devant son "bon maître" rêve-t-il de devenir comme lui. Pour devenir instituteur, "il faut des parents éclairés, peu instruits sans doute.... mais qui regrettent leur ignorance...", il faut avoir été bon élève, avoir été remarqué déjà par son maître.

Bernard signe un engagement décennal dans l'enseignement en vue de la dispense du service militaire, allant du 30 décembre 1876 au 31 décembre 1887. Il commence sa carrière comme suppléant à Fleurbaix, puis comme instituteur adjoint à Buire-le-Sec. Ayant obtenu le brevet élémentaire en mars 1877 à Arras, il est titularisé l'année suivante à Campigneulles-les-Grandes, et arrive enfin à Achicourt en octobre 1879, où il reste jusqu'à sa retraite le 30 septembre 1909. Il n'est pas normalien, pour la bonne raison que l'École normale d'Arras n'a ouvert qu'en 1883, mais il y a suivi des cours, il obtient d'ailleurs le certificat d'aptitude pédagogique en juillet 1887 à Arras. Installé à Achicourt en octobre 1879, il épouse le 1er juin 1880 Angéline Joseph Bienfait, née à Achicourt le 1er mai 1854, fille d'Honoré Bienfait, meunier, et de Marie-Guislain Beugnet.

De ce mariage vont naître deux filles : la première, Yolaine Emilienne Angéline, née en 1881, va mourir à l'âge de 9 ans, le 23 novembre 1890. La seconde Fernande, née le 5 janvier 1886. Il perd sa femme Angéline qui meurt le 23 février 1909 à Achicourt, l'année même où il prend sa retraite. Après l'enterrement de sa femme au cimetière d'Achicourt où il achète une concession perpétuelle le 5 avril 1909, il se retire dans une maison de la rue de l'Église à Achicourt. Il meurt à Boulogne-sur-Mer, le 13 janvier 1925, chez sa fille, rue du Vert Galant, où il s'était retiré après une paralysie générale. Il a été enterré au cimetière d'Achicourt dans la tombe familiale.

L'École normale d'Arras n'ayant ouvert qu'en 1883, Léopold Bernard a donc commencé sa carrière sans aucune formation. Ses premières inspections ne sont guère brillantes. On le montre comme "désireux de bien faire", "bien considéré", mais "il ne sait enseigner ni l'écriture, ni le chant, ni le dessin". Il fait dispenser les cours de gymnastique par un ancien sous-officier du Génie ! D'un rapport d'inspection dépend un changement d'école : pour beaucoup, changer d'école, c'est être mieux payé dans un village ou une ville plus grands. Bernard, lui, n'a jamais voulu quitter Achicourt après sa nomination.

Il parachève sa formation à travers la lecture du "Journal pédagogique", et obtient son certificat d'aptitude pédagogique en 1887, onze ans après ses débuts. Cette même année, il obtient la direction de l'école par arrêté du 25 octobre 1887. Non seulement Bernard doit apprendre son métier pratiquement sur le tas, mais il doit lutter contre de nombreuses difficultés matérielles : en 1885, il pleut dans sa classe ; en 1891, la cour de récréation est en mauvais état, le mobilier scolaire n'est renouvelé qu'en 1894.

Léopold Bernard s'applique malgré tout à créer des activités annexes à l'enseignement : une bibliothèque qui s'accroît régulièrement, un musée scolaire, une caisse d'épargne scolaire, une caisse des écoles Cette dernière voit le jour le 14 mai 1882, en exécution de la loi du 28 mars précédent.

Enseigner à cette époque, c'est aussi vivre sans horaires, c'est après la classe, corriger les cahiers, préparer les leçons, confectionner les tableaux muraux, profiter des sorties pour enrichir le musée scolaire ou illustrer les leçons d'observation, c'est aussi aider les adultes : par les cours du soir, mais aussi à la Mairie en tenant le secrétariat. L'instituteur est le lettré du village, jalosé d'ailleurs : "qu'il pleuve, qu'il vente, le traitement vient !". Instituteur et paysans ne se comprennent pas. Pour ces derniers, seul le résultat au certificat d'études compte. Bernard n'hésite d'ailleurs pas à accompagner ses élèves à Arras le jour de l'examen. Quant à ce qu'il pense des agriculteurs, il dit dans sa monographie qu'ils ont toujours "tendance à se plaindre". Ceux-ci lui font cependant porter des "présents" : œufs, morceaux de cochon, poules ou lapins.

Durant toute sa carrière, il se heurte à l'absentéisme très fréquent des élèves A cette époque, il réussit à le limiter: en 1889, l'inspecteur est "heureux de constater le petit nombre d'absences ...". C'est que l'école de garçons d'Achicourt (comme celle des filles) présente un réel attrait pour les enfants, et les familles se gardent bien de retenir leurs enfants pour des motifs futiles... M. Bernard et Mlle Rainaud sont à eux seuls la loi d'obligation, C'est la meilleure. Ainsi, en 1891 , il n'y a que 9 absents sur 99 inscrits. Cependant, les petits Achicouriens continuent à s'absenter durant l'année scolaire pour les premières communions, les confirmations, les lendemains de fête et surtout au moment des récoltes. On note également à plusieurs reprises des épidémies qui éclaircissent les rangs, le 10 mars 1900, le 21 février 1902, le 9 janvier 1907..



Les progrès de Léopold Bernard sont accomplis en face de classes surchargées. Le nombre total d'élèves varie entre 89 et 1891 et 121 en 1906. Les élèves sont répartis en trois niveaux : cours préparatoire de 5 à 7 ans, cours élémentaire de 7 à 9 et cours moyen de 9 à 11 ans. Pendant trois ans de 1879 à 1882, Bernard est tout seul pour une moyenne de 100 élèves inscrits, même avec l'absentéisme chronique, il a fort à faire ! En 1882, on crée un poste d'adjoint, ce qui partage les effectifs, mais pas équitablement puisque Bernard conserve pour lui le cours élémentaire et moyen, soit près de 60 élèves dont l'âge varie de 5 à 13 ans.

En dehors de l'école, Léopold Bernard partage son temps entre la recherche historique et sa fonction de secrétaire de mairie. Comme bon nombre d'instituteurs à cette époque, Bernard occupe cet emploi qui lui permet d'arrondir ses revenus. En 1884, le secrétariat de mairie lui rapporte 350F par an pour un salaire de 1000F, en 1908, c'est 700F par an qui s'ajoute à son traitement de 2200F, ce qui n'est pas négligeable. En fait, Bernard comme ses confrères doit cumuler les fonctions annexes pour survivre : secrétariat de mairie et cours d'adultes sont les bienvenus. Régulièrement, un tiers des revenus provient de suppléments divers. L'instituteur, bien que jaloué, est souvent dans une situation matérielle critique, l'ouvrier typographe ou le métallo parisien gagnent deux fois plus.

Si le secrétariat de mairie est rentable, à Achicourt il l'est avec 1/3 de la valeur du salaire, si les cours du soir fonctionnent bien, si les parents d'élèves multiplient les petits cadeaux, tout va déjà mieux. Non seulement le secrétariat de mairie est un complément financier vital, mais c'est aussi un moyen de jouer un rôle important au sein de la commune, Bernard est un peu l'éminence "grise" du maire. De fait, l'écriture ou la signature de Bernard apparaissent dans bon nombre d'actes officiels : état-civil, registres fiscaux, procès-verbaux d'élections....

Léopold Bernard n'a jamais sollicité de mandat municipal de la part des Achicouriens. Il correspond en cela à beaucoup de ses collègues qui ne veulent pas s'inféoder à un parti politique ou à un groupe d'élus, ne fut-il que celui des conseillers municipaux.

Le dévouement de Léopold Bernard envers la commune est grand jusqu'à sa démission de secrétaire de mairie le 3 octobre 1909. En 1898, il a créé une association des Anciens Élèves de l'école de garçons d'Achicourt. Ses buts sont de "perpétuer les relations amicales nouées à l'école par des réunions instructives et amusantes, de venir en aide aux Anciens Élèves ... recommandables par leur conduite, d'encourager les écoliers les plus méritants, la fréquentation scolaire et l'assiduité aux cours du soir...".

Léopold Bernard, à travers les témoignages que l'on possède est le type même de l'instituteur de la IIIème République, des débuts de l'école laïque, de la période où la France vaincue en 1870 ne rêve que de reprendre l'Alsace-Lorraine. Léopold Bernard est patriote et républicain jusqu'au fond de l'âme. Les témoignages le prouvent, sa monographie aussi.

Il montre à certains moments sa nostalgie du temps passé, notamment à propos des traditions et des coutumes "hélas! de ce beau passé, il ne nous reste qu'un pieux souvenir...". Plusieurs fois, malgré sa réserve habituelle, il souligne les difficultés matérielles dans lesquelles il travaille : "Pauvre instituteur ! fais de ton mieux dans ta petite classe, étiole-toi comme des légumes en cave..." laisse-t-il échapper devant le refus du conseil municipal d'agrandir l'école. Lorsque celui-ci revient sur sa décision, il la qualifie de "très bien inspirée".

Son travail obscur est cependant récompensé à plusieurs reprises. D'abord dans le cadre de son enseignement, il reçoit les félicitations de l'inspecteur d'académie le 31 janvier 1888, huit jours seulement après la proposition de l'inspecteur primaire. Le 8 mars 1894, l'inspecteur d'académie lui décerne une médaille d'argent pour "le zèle apporté pendant l'année 1893 à l'œuvre des bibliothèques scolaires". Enfin, on sait qu'il a reçu les Palmes Académiques, cette distinction est gravée sur sa tombe: "Instituteur honoraire, officier d'Académie".

Photographie d'une chapelle d'Achicourt prise par Léopold Bernard

En plus de son travail d'enseignant, il s'intéresse à l'histoire et nous a laissé une monographie de la commune d'Achicourt très complète. Des documents annexes sont joints à l'histoire d'Achicourt, parmi lesquels une série de pièces justificatives, copie de documents d'archives dont certains ont disparu dans l'incendie des Archives Départementales de 1915. Plusieurs photographies y sont aussi insérées : l'église, le temple, la mairie-école d'Achicourt, on trouve également un dessin représentant une Achicourienne et plusieurs plans recopiés par Bernard, Achicourt en 1543, 1759-60, 1802 et 1898, ainsi qu'un plan des écoles. Un morceau de dentelle d'Achicourt est épinglé sur la page de garde. Enfin, notons qu'une enveloppe jointe au manuscrit contient plusieurs documents intéressants, notamment des lettres sur les Protestants d'Achicourt, la correspondance de Bernard avec le député Émile Chevallier, une lettre d'un de ses cousins M. Fusillier qui le complimente sur son travail présenté à l'Exposition de 1900, un brouillon de lettre en date du 30 avril 1916, trois coupures du journal "La France du Nord" relatant le début de la guerre de 1914, enfin, une série de cartes postales sur Achicourt. La monographie est signée L. Bernard et porte la date du 18 juillet 1899.



On a affaire ici à un travail sérieux sur l'histoire d'une petite commune du Pas-de-Calais, qui a beaucoup souffert de vivre à l'ombre d'Arras, mais qui a su conserver des traditions et une originalité propres. Tous les éléments marquants de son histoire sont passés en revue, l'étude de la démographie est remarquable.

Son travail de recherche historique a été récompensé. Il a été exposé à l'Exposition Universelle de Paris en 1900.

Il est difficile de connaître les goûts et les autres activités de L. Bernard, mais on sait qu'il a effectué au moins un voyage à Paris dont il a ramené des photographies prises lui-même. On trouve dans un petit album de photos des vues de la Place de la Concorde, de la Bourse, des Buttes Chaumont, de la statue du Sergent Bobillot et une photographie prise de la fenêtre du 26, rue du Caire, sans doute où il a résidé lors de son voyage. Cet album comporte aussi d'autres clichés pris dans le Pas-de-Calais. On y trouve le Mont Saint-Eloi. Ainsi, Léopold Bernard fait des essais photographiques à une époque où on se contente souvent du portrait souvenir, il n'hésite pas à prendre des instantanés, des scènes de rue..... On trouve aussi dans son album la mairie-école d'Achicourt, le temple, une chapelle, le moulin d'Agny et des photographies des environs de Lacres près de Samer. Il s'y rendait souvent chez son cousin instituteur. Des clichés représentent des champs, l'école de Lacres, une ferme et des scènes de moisson où l'on distingue quatre moissonneurs travaillant à la faux.

Sa monographie est également illustrée par plusieurs photos prises par lui.

Cet instituteur modèle n'est pas tout il fait tombé dans l'oubli puisqu'en 1982, la municipalité d'Achicourt a donné son nom à une nouvelle école.

Mes sources :

- Léopold Bernard, instituteur, écrit l'histoire de son village : Achicourt des origines à 1900. Par Jean-Michel DECELLE (1982)
- L'enseignement à Achicourt de 1789 à 1914, publié à l'occasion des 20 ans du Collège Adam de la Halle.

Les écoles - Julia Marie Antoinette Rainaud

A partir de 1880, la commune d'Achicourt possède officiellement une école publique de filles, aussi Léopold Bernard accueille-t-il une institutrice dans les locaux de la Mairie. Parmi les institutrices qui se succèdent à Achicourt, Julia Marie Antoinette Rainaud a enseigné suffisamment longtemps pour nous permettre de retracer la vie d'une institutrice à la fin du XIX^{ème} siècle. En effet, Mlle Rainaud enseigne à Achicourt du 4 avril 1885 au 30 avril 1914, date de sa retraite. Son dossier répertorié aux Archives Départementales du Pas-de-Calais nous a permis de suivre la carrière de cette institutrice, carrière qui a suscité à la fois scandales et éloges.

Julia Marie Antoinette Rainaud est née le 3 février 1856 à Saint-Omer; elle est la fille d'un employé aux contributions indirectes qui s'installe à Douai avec son épouse peut-être au moment de sa retraite. La correspondance trouvée dans le dossier personnel de l'institutrice nous signale la présence d'une deuxième fille au sein de cette famille. Julia Rainaud effectue ses études chez les religieuses ainsi qu'elle l'indique dans une lettre du 18 avril 1875 adressée à l'inspecteur d'Académie: "J'ai fait une éducation chez les Religieuses Augustines à Carvin". Elle n'a pas été élève à l'école normale mais obtient en mars 1873, soit à l'âge de 17 ans un brevet simple. L'école normale d'institutrices d'Arras ouvre ses portes le 1^{er} octobre 1883 et Julia Rainaud y suivra des cours car elle obtient son certificat d'aptitude pédagogique en mars 1886, soit un peu plus de 10 ans après sa nomination à son premier poste d'institutrice en 1875 (ce que fit également Léopold Bernard).

Julia Rainaud reste célibataire en raison de la présence de sa sœur qui vit avec elle et dont elle doit s'occuper.

La carrière de Julia Rainaud débute à Hocon le 27 avril 1875 comme adjointe, avant d'être titularisée l'année suivante à Maresquel, commune où elle enseigne un an avant d'obtenir un poste à Wingles le 21 septembre 1877, poste où elle connaît ses premières difficultés ainsi qu'en témoigne une lettre du maire de Wingles du 18 août 1880 adressée à l'inspecteur d'Académie : "J'ai à me plaindre ainsi que beaucoup de personnes du village de Mlle Rainaud, notre institutrice. Les élèves sont négligées et elles ne font pas beaucoup de travail....".

Afin d'éviter une détérioration de la situation, Julia Rainaud est nommée à Labourse avant d'enseigner à Lens, à partir du 31 mars 1881. Dans cette commune, la carrière de Julia Rainaud est également sujet à polémiques en raison de l'attitude de sa sœur qui a "une nature pervertie". Afin d'éviter que la mauvaise réputation de sa sœur ne lui porte préjudice, l'institutrice accepte un nouveau poste à Hénin-Liétard en septembre 1883 et l'inspecteur lui recommande de tenir sa sœur éloignée de l'école. C'est donc une carrière extrêmement mouvementée et controversée que connaît cette jeune institutrice qui s'établit à Achicourt à partir de 1885, soit 10 ans après sa première nomination. Rapidement, à Achicourt, Julia Rainaud acquiert une réputation sans faille confirmée par les rapports d'inspection : "Mlle Rainaud est une maîtresse de bon cœur, modeste, ayant à cœur de bien faire, de réussir. Elle ne manque ni d'aptitude, ni d'un certain savoir-faire. Elle voit juste, et chose que l'on ne rencontre pas chez toutes les institutrices, elle comprend ce qu'on lui dit". "Elle se plaît à Achicourt où elle est fort estimée". De même que Léopold Bernard, Julia Rainaud reçoit très régulièrement la visite de l'inspecteur : 24 inspections en 29 ans de carrière d'enseignement à Achicourt !

Les divers rapports d'inspection apparaissent sans cesse élogieux: "Mlle Rainaud est une institutrice modèle" (rapport du 14 mars 1891). Mais durant sa carrière à Achicourt, Julia Rainaud rencontre quelques difficultés avec ses adjointes, problème soulevé à plusieurs reprises par l'inspecteur : "Bonne école en un mot qui serait excellente si Mlle Rainaud était mieux secondée (sur 2 adjointes, elle en a toujours une qui ne va pas)" (rapport du 14 mars 1891), ou encore "Si la classe enfantine était aussi bien dirigée que les deux classes élémentaires, l'école de Mlle Rainaud serait presque une école modèle. Rien n'échappe à l'œil ni à la vigilance de l'institutrice; l'ordre, la propreté et la discipline règnent sauf chez Mme Maillard". C'est le 5 septembre 1882 que le conseil municipal d'Achicourt a voté la création d'un emploi d'adjoint et d'adjointe en raison du nombre important d'élèves par classe : environ 120 élèves. Aussi à partir du 1^{er} février 1883, Léopold Bernard et Julia Rainaud bénéficient-ils d'un allègement des effectifs grâce à l'arrivée d'adjoints et d'adjointes. Il est difficile de trouver le nom des adjointes de Julia Rainaud durant sa carrière; toutefois, à travers la correspondance comprise dans son dossier on trouve le nom des deux adjointes en 1894 : Mlle Colet et Mlle Montigy.

Même si l'inspecteur souligne à plusieurs reprises ces quelques problèmes vis-à-vis des adjointes, l'institutrice Julia Rainaud fait l'objet de distinctions honorifiques : elle obtient le 10 juillet 1894, une médaille de bronze pour le travail réalisé au sein de l'école publique de filles, puis un prix pour la tenue de la bibliothèque de l'école le 14 mars 1886. Autant de prix qui reflètent le dévouement de l'institutrice pour son école, sa passion de l'enseignement, ainsi qu'elle le souligne lorsqu'elle remercie l'inspecteur suite à ses distinctions honorifiques: "Je suis heureuse, bien heureuse M. l'inspecteur, et c'est à vous que je le dois. Je voudrais pouvoir vous montrer combien est sincère ma gratitude, combien est grand mon désir de rester digne de votre confiance. Je ne le puis qu'en travaillant (...). Je vous demande pardon de vous importuner mais je désire vous dire encore une fois: merci de tout mon cœur". Plusieurs lettres adressées à l'inspecteur sont conservées dans le dossier de l'institutrice, correspondance précieuse qui nous permet d'avoir une image de cette société de la fin du XIX^{ème} siècle et d'apprendre que Julia Rainaud connaît des problèmes de santé signalés par le Docteur Albert Pollet qui pratique à Douai et dont on possède des certificats médicaux.

Déjà en 1883, l'institutrice prend plusieurs mois de congé avant d'enseigner à Dainville en raison des scandales qui l'ont affectée et qui sont nuisibles pour sa santé. En effet, Julia Rainaud est atteinte de bronchite chronique; l'inspecteur lui-même évoque son état lors de son inspection de 1891: "Sa santé laisse à désirer en ce moment; peut-être ne se ménage-t-elle pas en classe 1".

Les rapports d'inspection indiquent également l'évolution du traitement de l'institutrice. En 1979, ses revenus s'élèvent à 700 F, comprenant :

- une partie fixe de 200 F
- la rétribution scolaire de 360 F
- L'éventuel (les primes) de 95 F
- un complément de 55 F.

A titre de comparaison, ils s'élèvent à 1050 F en 1885 dont 150F de secrétariat de mairie qui lui permettent d'améliorer son salaire; à la même époque, Léopold Bernard gagne 1000 F de traitement fixe, mais grâce aux divers suppléments, son traitement atteint 1500 F. C'est un maigre salaire que perçoit Julia Rainaud qu'elle doit améliorer grâce à des travaux suppléments recherchés par tous les instituteurs et institutrices de l'époque.

Julia Rainaud est une institutrice qui a traversé l'ensemble de cette période agitée durant laquelle se mettent en place les lois Ferry qui entraînent de nombreux conflits; c'est un personnage d'autant plus intéressant qu'elle a étudié chez les religieuses, s'est heurté à maintes controverses avant d'effectuer une brillante carrière à l'école publique de filles d'Achicourt pendant 29 années durant lesquelles elle s'est entièrement dévouée à l'enseignement.

Mes sources :

- L'enseignement à Achicourt de 1789 à 1914, publié à l'occasion des 20 ans du Collège Adam de la Halle.

Le collège - Adam de la Halle

Que sait-on de lui, pas grand chose, sinon que malgré son surnom "Adam le Bossu", il n'était même pas bossu.

Il serait né vers 1240, et mort vers 1287. Fils d'un employé de l'échevinage d'Arras, il étudie à l'abbaye de Vaucelles, puis à Paris, où il devient clerc.

A la veille de quitter Arras, il accable de reproches sa ville natale :

*"Arras, Arras, ville de plait
Et de haine et de detrait,
Qui soliès estre si nobile,
On va disant qu'on vous refait.
Mais si Diex le bien n'i retrait
Je ne voi qui vous reconcile,
On i aime trop croix et pile."*

**Arras, Arras, ville de chicane et de calomnie
vous qui étiez habituellement si noble,
on va disant qu'on vous relève.
Mais si Dieu n'y ramène le bien,
je ne vois personne pour vous réconcilier,
on y aime trop croix et pile -l'argent-**

De retour à Arras, il épouse une demoiselle prénommée Marie, qu'il abandonne quelques temps après. Il participe alors à la vie culturelle d'Arras, qui au XIIIème siècle est une des cités les plus riches et brillantes de France, grâce au commerce international et à la banque. Arras est un haut lieu de la vie littéraire : 80 poètes fréquentent la ville, avec une production originale : dits, fabliaux, congés, pièces satiriques, poèmes. C'est dans le cadre du Puy d'Arras, précurseur des sociétés littéraires, et dans celui de la confrérie des jongleurs et bourgeois, que s'ex-priment les plus célèbres trouvères : Jean Bodel, Bude Fastoul, Conon de Béthune, Robert le Clerc

Adam de la Halle participe aux activités du Puy d'Arras du 22 juin au 1er octobre 1272; il fait représenter le Jeu de la Feuillée le 3 juin 1276, de-avant les jongleurs et les bourgeois réunis pour le "grand siège" de la confrérie des Ardents.

L'esprit satirique d'Adam de la Halle finit par lui attirer un grand nombre d'adversaires, il s'ex-patrie d'abord à Douai; c'est à cette occasion qu'il fait ses adieux à Arras dans son célèbre congé. Il entre ensuite au service de Robert II, comte d'Artois, qui l'emmène avec lui en Italie, auprès de Charles d'Anjou, roi de Naples. C'est pendant ce voyage qu'il compose le poème du "Roi de Sicile", et surtout le "Jeu de Robin et Marion", considéré comme le premier opéra-comique de l'histoire.

C'est une ravissante pastourelle dramatique, dont le ton est juste, et les personnages (surtout Marion) beaucoup plus vrais qu'ils ne le sont d'ordinaire dans ce genre de sujet. Ce petit chef d'œuvre, représenté devant la cour française de Naples, est-il bien le premier opéra-comique, ainsi qu'on l'affirme habituellement ? On n'y sent pas la convention du théâtre lyrique, où ce sont des acteurs qui chantent et non leurs personnages. Les bergers d'Adam de la Halle ne chantent pas pour demander leurs pantoufles, mais par plaisir, par espièglerie, ou pour amuser leurs amis...Leurs refrains chantés, comme leurs danses sont des jeux. Ils jouent sans cesse: à la choule (sorte de hockey), "as Rois et as Roïnes" (jeu du Roi qui ne ment), à la Saint-Coisne (qui essaie de faire rire ses louangeurs) et autres jeux de société; ou bien ils improvisent une danse dont ils commentent chaque figure. Les refrains à succès... sont ici des éléments musicaux de l'action: ils sont en situation". (R. de Candé).

Adam de la Halle meurt en Italie du Sud entre le 7 janvier 1285 et le 2 février 1289 (d'après Roger Berger).

Un des plus grands poètes de son temps, un des plus grands musiciens, Adam de la Halle mérite bien que des centaines de collégiens pensent à lui tous les jours, au moins sur leur carnet de notes et leur carte de sortie.

Mes sources :

Journal du Collège Adam de la Halle, d'Achicourt, N°1, avril 1991 Jean Michel Decelle



Statue de Adam de la Halle, se trouvant dans l'hôtel de ville d'Arras.

Statue de Henri Bouchard.

Les écoles - Photos de classes

Une brochure regroupe les photos de classes des écoles d'Achicourt.

Elles sont classées par écoles, anciennes et nouvelles :



Une très ancienne photo !

Elle porte la date "1920-1921" et la mention "Photo Cie américaine" et sur une ardoise "un amical souvenir à nos amis d'Amérique".

Qui a des renseignements sur cette photo ?

Les écoles - Retrouvailles à l'école de la rue de Dakar

Ils étaient douze et se sont retrouvés à près de deux cents

Le 2 mai 2008, douze copains d'enfance maintenant agés de plus de 60 ans (sur la photo, en bas de gauche à droite: Michel Fontaine, Max Gaillard, Joël Lécaillé, Jean Defontaine, puis en haut: Jean Claude Souillart, Annie Bouvot-Dhédin, Raymond Marquis, René Bouvot, Yvette Bouvot-Fautrez, André Dégardin, Christian Decuignière et Jean Fosseux) ont organisé une soirée " Retrouvailles ". Ils ont travaillé d'arrache pied pour cette fameuse réception, à la recherche des élèves inscrits à l'école de la rue de Dakar d'Achicourt de 1945 à 1960. Cinq décennies plus tard, l'émotion fut grande quand près de deux cents d'entre eux se sont retrouvés à la salle des fêtes d'Achicourt. Le temps d'un après-midi et d'une soirée, les souvenirs ont rejailli et tous ont passé un délicieux moment le sourire aux lèvres.

Fort de ce succès, les organisateurs ont créé une association " le Club Des Baudets d'Achicourt ". Ce club permet bien sûr de réunir régulièrement tout ce petit monde, de retrouver des liens d'amitié pour mieux vivre et vieillir ensemble. Les membres de cette société ont aussi en projet de participer à des manifestations festives : repas dansant, voyages, visites culturelles, soirées à thèmes.



Ces retrouvailles ont débuté par l'accueil et la distribution de badges.

La salle des fêtes d'Achicourt avait été aménagée en deux parties : un espace de rencontre et de découvertes de photos anciennes et les tables prévues pour le repas dansant du soir.

Monsieur Lachambre, maire d'Achicourt, a accueilli l'assemblée et lui a souhaité de bonnes retrouvailles et une bonne soirée.



Maintenir le lien de l'amitié.

Au départ, ils étaient douze copains d'enfance. Actuellement, ils sont plusieurs dizaines à se retrouver lors de sorties et de soirées qu'ils organisent régulièrement. Ils ont beaucoup travaillé à la recherche des élèves inscrits à l'école de la rue de Dakar d'Achicourt de 1945 à 1960. Plusieurs décennies plus tard, l'émotion est grande quand ils se retrouvent. En 2020, après 12 années d'existence, ils sont encore une centaine de membres.

Contact : Monsieur Joël Lécaillé, Président du Club des Baudets, Mail : joel.lecaille@orange.fr

Photos René Lagache

La ville - Les fêtes

Plusieurs fêtes animent la vie de la commune d'Achicourt tout au long de l'année .

La fête des 1001 jardins (ex fête de la Carotte) :

Dans le centre de la commune, sur La Bassure, le week-end de l'Ascension, cette fête permet de tenter les bonnes affaires à la brocante, les enfants retrouvent les manèges de la ducasse. Tous peuvent également apprécier les différentes animations : concerts, spectacles de rues, stands associatifs, buvette.

Les fêtes des écoles, en juin, dans les écoles ou à l'Espace François Mitterrand.

Les concerts donnés par l'Harmonie Municipale et l'école de musique, l'orchestre d'accordéon SONORITY, l'orchestre de jazz LIBERTY BAND...

D'autres spectacles et animations : ont lieu dans l'Espace François Mitterrand, ou dans les différents quartiers de la ville. Un "Festiv'Arts" permettait aux sociétés et associations locales de présenter aux Achicouriens, entre autres, le résultat de leur travail d'une année, tout en étant agrémentée par l'apport de spectacles extérieurs à la commune.

Des expositions dans l'Espace François Mitterrand : "Radiofil" (amateurs de radios anciennes), "Peinture" par le Groupe Godon, "Photographies" par le club local et invités...

La Fête du Moulin :

Chaque année, en septembre, l'esplanade autour du moulin et de l'Espace François Mitterrand connaît un très grand moment. Ce week-end est l'objet de festivités qui débutent le samedi par un spectacle et le dimanche matin par la brocante dans les rues proches. Le moulin à vent est toujours très visité en cette journée, et tout à côté le village des associations et des artisans font découvrir les produits ou animations. Des concerts ou des spectacles de rue ponctuent cette journée.



JENNY, L'OUVRIERE.

Paroles d'Emile BARATEAU.

Musique d'Etienne ARNAUD.

N° 5, POUR TENOR.

PRIX: 2f. 50c

à M^r Alexis DUPONT.

Grazioso. $\text{\$}$
PIANO. *mf* *staccato.* *mf*

simple.
Voyez, là-haut, cet-te pau-vre fe-nè-

dol:staccato molto.

-tre, Où, du printemps, se montrent quelques fleurs! Parmi ces fleurs, vous verrez appa-

8

-raî-tre Une enfant blon- de, aux plus fraîches cou-leurs.. Voyez, là-haut,

8

-cet-te pauvre fe-nè-tre, Où, du printemps, se montrent quelques fleurs!...

8

p *rit:*

Paris, AU MÉNESTREL, 2 bis rue Vivienne H. 697. (N° 5.) Maison A. MEISSONNIER-HEUGEL, Successeur.

dolce. %

C'est le jar - din de Jen - ny, l'ouvri - è - - - re, Au cœur con -

staccato sempre.

- tent, content de peu... Elle pour - rait è - tre riche, et pré -

rall:

rall:

segue.

espress: *ten.* *dol.* *ten.*

- fè - - - re Ce qui lui vient de Dieu! Ce qui lui vient de Dieu!

Simpliee.

2^e. COUPLET. Dans son jar - din, sous la fleur parfu - mé - e, En - ten - dez - vous un oi - seau fa - mi - lier?...
 Quand elle est tris - - - te, oh! cet le voix ai - mé - e, par un doux chant suf - fit pour l'égay - er!... Dans son jar -
 - din, sous la fleur par - fu - mé - e, En - ten - dez - vous un oi - seau fa - mi - lier?... C'est le chan - teur

Espress:

3^e. COUPLET. Aux mal - heu - reux, souvent, elle a - ban - don - ne ce qu'elle ga - - gne, hé - las! un peu de pain!
 Qu'un pauvre pas - se, et, comme elle est si bon - ne, En le voy - ant, - - - el - le n'au - ra plus faim... Aux mal - heu -
 - reux, souvent, elle a - ban - don - ne Ce qu'elle ga - gne, hé - las! un peu de pain!... C'est le bon - heur

dolce.

Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

Avant propos

A la fin de l'année 2008, je reçus la visite de deux adjointes au maire d'Achicourt, venant me proposer l'organisation d'une exposition à la mémoire de l'entreprise Bracq-Laurent, et ce à l'occasion de l'inauguration d'une EHPAD sur l'ancien site de l'usine. Quelques années plus tôt, d'anciens cadres de l'entreprise, mon frère Michel et moi-même avions envisagé un projet identique. Difficile alors de refuser une telle proposition ! J'acceptai donc de me lancer avec enthousiasme dans ce voyage au fil de plusieurs décennies de souvenirs. Je n'avais cependant pas mesuré à quel point l'absence d'archives allait me compliquer la tâche. Je partis donc à la recherche de documents et de témoignages. ce qui me valut quelques surprises. J'ai par exemple découvert à quel point de nombreux Achicouriens se souvenaient de l'usine et d'une fonderie, mais bien peu avaient une réelle connaissance de ce qui s'y fabriquait.

La longue période de préparation de cette exposition, et la semaine d'exposition elle-même, furent l'occasion de joyeuses et émouvantes retrouvailles avec d'anciens cadres et salariés de Bracq-Laurent. Son succès inattendu (près de 700 visiteurs en 4 jours) me fit également prendre conscience de la nécessité de lui trouver un prolongement, afin que soit conservée durablement la mémoire de ce qui fut cette singulière aventure industrielle et humaine. Ainsi commença à germer l'idée d'un livre illustré de toutes les photographies présentées dans la salle des fêtes d'Achicourt.

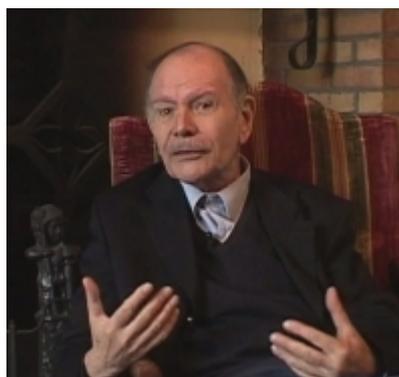
Pierre Bracq (mai 2011)

Petit fils du fondateur et ancien directeur technique

(extrait de la préface de l'ouvrage paru aux éditions DeGeorge, conception Cituation & Ensemble)



Les anciens établissements BRACQ-LAURENT à Achicourt



Monsieur Pierre Bracq est décédé le 18 novembre 2019

Cet historique a été réalisé avec l'accord et l'aide de monsieur Pierre Bracq suite à l'exposition organisée par la Ville d'Achicourt.

Un site plus complet a été créé à l'initiative de monsieur Emmanuel Carton-Bracq à l'adresse : <https://www.bracq-laurent.com/>

Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

UNE SINGULIERE AVENTURE INDUSTRIELLE ET HUMAINE

On ne peut évoquer la ville d'Achicourt sans y associer l'entreprise Bracq-Laurent dont l'apport économique et social a tant marqué la cité durant plus de 80 ans. Après la destruction de ses ateliers à Lens durant la Grande Guerre, le fondateur, Émile Bracq, commençait à acquérir dès 1918, des terrains jouxtant la voie ferrée, y compris un embranchement particulier. La construction des bâtiments dura de 1922 à 1924, date de la première coulée en fonderie. Désormais, l'usine s'inscrira pendant longtemps dans le paysage, témoin cette carte postale datant de 1925.



Durant des décennies, des milliers de voyageurs du train Paris-Lille ont pu ainsi découvrir de nuit comme de jour la façade de l'usine de 150 mètres de long où l'on pouvait lire :

Ets BRACQ-LAURENT Achicourt (PdC) Fonderie Construction Mécanique

Les jours de coulée, des éclats de lueurs rougeoyantes environnés d'étincelles apparaissaient au travers des grandes fenêtres.

Dans les années 50, la S.N.C.F. et Bracq-Laurent étaient les deux premiers employeurs de la Ville.



Selon les années, les effectifs de « l'usine Bracq » variaient de 2 à 300 personnes venant en majorité d'Achicourt, mais également de communes environnantes, comme Beaumetz-les-Loges, Bailleulmont, Bailleulval, Ransart, Rivière, Wailly, Agny, Beaurains, Arras, et même Douai. La majorité du personnel était hautement qualifié et les métiers très diversifiés.

En fonderie se côtoyaient mouleurs, noyauteurs, cubilotiers, ébarbeurs, pontonniers; à l'atelier de modelage toutes les machines à bois traditionnelles permettaient aux modeleurs de fabriquer les outillages qu'utiliseraient mouleurs et noyauteurs pour confectionner les moules en sable; la mécanique était le domaine des tourneurs, rectifieurs, fraiseurs, aléseurs, mortaiseurs, perceurs, outilleurs, traceurs, ajusteurs, etc.; en chaudronnerie s'activaient traceurs, chaudronniers, soudeurs, tuyauteurs, sans oublier les personnels d'entretien, électriciens, monteurs, etc.

Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

Les usines BRACQ



Emile Constant BRACQ, le fondateur de l'usine BRACQ-LAURENT à Lens en 1879



Les Etablissements Bracq-Laurent ont été fondés à Lens, dans le Pas-de-Calais, en 1879 sur 5400 m².

Ils comprenaient

- une fonderie de fer où l'on coulait des pièces jusque 20 tonnes,
- un atelier de construction mécanique,
- un atelier de chaudronnerie,
- une aciérie au convertisseur.

Il n'existe pratiquement plus d'archives sur cette entreprise complètement détruite lors de la première guerre mondiale 1914-1918.

Il ne subsiste qu'une rue Bracq à Lens et une page du Monde Illustré du 24 juin 1922. Le magazine était ce jour-là entièrement dédié à la reconstruction industrielle du Pas-de-Calais, après, la première guerre mondiale (*voir page suivante*).

L'usine trouve refuge à Meulan en Seine et Oise entre 1917 et 1919.

Emile Bracq acquiert un site de 70 000 m² à Achicourt sur lequel il fait construire, entre 1922 et 1924, 18 000 m² de bâtiments ultra modernes pour l'époque. La première coulée a lieu en 1924.

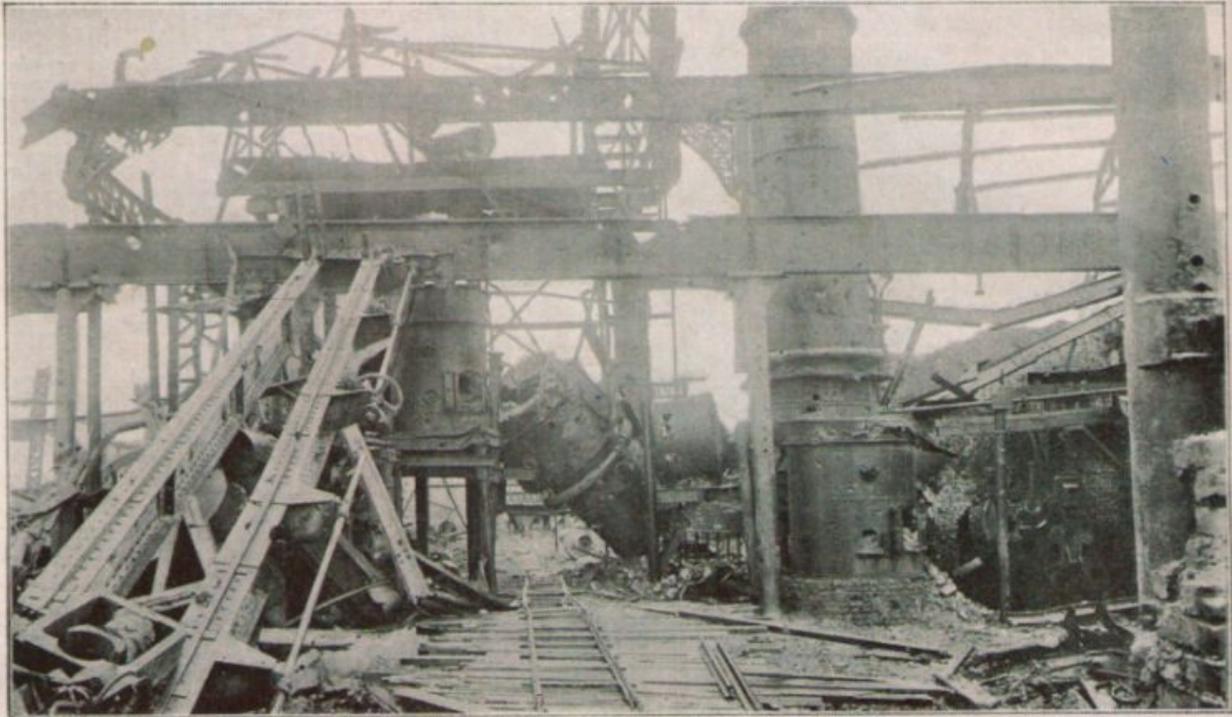


La construction des nouvelles usines à Achicourt, l'usine était reliée directement sur la ligne de chemin de fer Paris Lille et à proximité de la gare d'Arras.

Emile Bracq décède la veille de Noël 1926, l'aîné de ses fils, Emile, prend les rênes de l'entreprise. Sous sa houlette, ingénieur des travaux publics, l'usine surmonte les épreuves et vit ensuite une formidable épopée. Entre les deux guerres il fallait produire et encore produire.

Proche de la gare d'Arras l'usine a subi de gros dégâts lors des bombardements de 1940. Elle fut occupée par les troupes allemandes qui pillèrent et réquisitionnèrent des machines. Une partie de l'usine s'effondra sous les bombes anglaises en 1944.

Après 1945, la France se reconstruit, l'industrie repart. Bracq-Laurent d'affirme progressivement comme constructeur d'équipements hydrauliques pour le développement des voies navigables et des zones portuaires, et pour le traitement des eaux dans les cités nouvelles. Vers la fin des années 1950 l'usine diversifie ses activités pour l'industrie chimique et les équipements pour les sites nucléaires.



Les usines de Lens, soumises aux plus violents et aux plus prolongés bombardements, furent totalement détruites.

ÉTABLISSEMENTS BRACQ-LAURENT A LENS (P.-D.-C.)

La fondation des usines de cette Société remonte à 1879.

Reliées aux voies de la Compagnie du Nord, par un embranchement particulier, desservi par une locomotive-grue électrique, ces usines comprenaient :

1^o Une fonderie de fer importante permettant la coulée des pièces jusque 20 tonnes; 2^o Un atelier de construction mécanique; 3^o Un atelier de chaudronnerie; 4^o Une aciérie au convertisseur.

Depuis 1905, la société s'était attachée à moderniser ses usines et son matériel, elle s'occupait notamment du matériel des mines et usines de produits chimiques.

Les divers halls d'ateliers, de fonderie et d'aciérie, étaient munis de ponts électriques nombreux, dont un de 20 tonnes.

Les machines-outils étaient des plus puissantes, et des plus modernes et la plupart étaient commandées séparément par moteurs électriques.

Les ateliers fabriquaient les criblages de mines, les cages d'extraction, les tapis hydrauliques et autres, les treuils et ventilateurs à air comprimé, les défournements de four, à coke, les broyeurs à charbons, les chariots transbordeurs, les monte-charges, les machines à vapeur, les gros compresseurs d'air pour mines, les machines de raval, et les grosses machines d'extraction pour mines.

On peut voir sur l'une des photographies ci-dessus, l'une de ces dernières et puissantes machines en cours de montage dans les ateliers, ce qui permet de se rendre compte de l'outillage important dont les ateliers dis-

posaient. La Société Bracq-Laurent, construisait, en outre, un broyeur à vidange mécanique breveté très apprécié dans toutes les mines et les entreprises de travaux publics; ainsi disposait-elle de références nombreuses.

L'aciérie fournissait les pièces d'acier dans les mines et industries diverses, en même temps qu'elle alimentait les ateliers pour les besoins de leurs constructions mécaniques.

Pour les usines de Produits Chimiques, la Société Bracq-Laurent, s'était fait une spécialité des fontes résistant aux acides et avait parmi ses clients les plus importantes maisons de France.

Elle construisait en spécialité, les appareils à chlorures de chaux, les Deacon, les fours à sulfate, les fours à griller les pyrites, dont les fours Bracq-Moritz, et les fours Bracq-Laurent, de récente invention, brevetée, les appareils à acide nitrique et chlorhydrique.

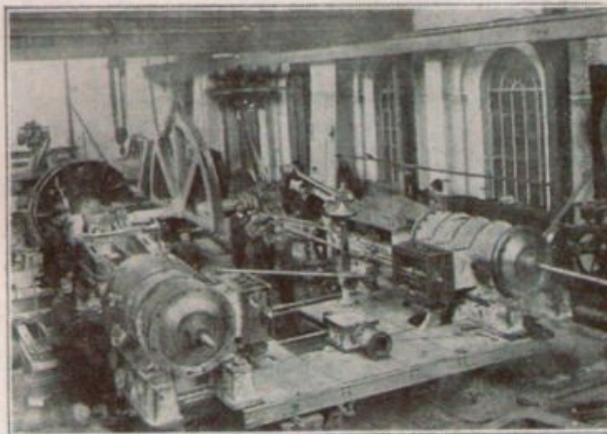
Enfin, la société avait réalisé plusieurs installations importantes et complètes d'usines d'acide sulfurique et de superphosphates.

Les usines de Lens soumises aux plus violents et aux plus prolongés bombardements furent totalement détruites; il ne resta rien des bâtiments, ni du matériel, ni des archives.

L'ennemi avait enlevé la machinerie moderne et les matières essentielles.

La Société Bracq-Laurent reconstruit actuellement ses usines à Achicourt-les-Arras, lesquelles sont déjà raccordées à la gare d'Arras.

Elle espère être à même de reprendre sa place dans les régions minières vers la fin de l'année en cours. Actuellement, elle exécute ses travaux dans ses usines de Meulan (S.-et.-O.).



Les Établissements Bracq-Laurent fabriquaient avant la guerre les plus grosses machines d'extraction pour mines.



La Société Bracq-Laurent reconstruit actuellement ses usines à Achicourt-les-Arras, lesquelles sont déjà raccordées à la gare d'Arras.

Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

L'usine d'Achicourt

La fonderie

Coeur battant de l'usine Bracq-Laurent : la fonderie ! "*Le plus court chemin entre la conception d'une pièce et sa réalisation*" selon Pierre Bracq. Au plus fort de l'activité, jusqu'à une centaine d'hommes y donnaient forme à des pièces de toutes tailles. Les plus importantes pouvaient peser plusieurs dizaines de tonnes.



Ensemble de lissoirs, outils à main du fondeur



En quelques minutes, trois poches de coulée pouvaient déverser plus de 40 tonnes de métal liquide porté à 1200 °C dans le même moule.

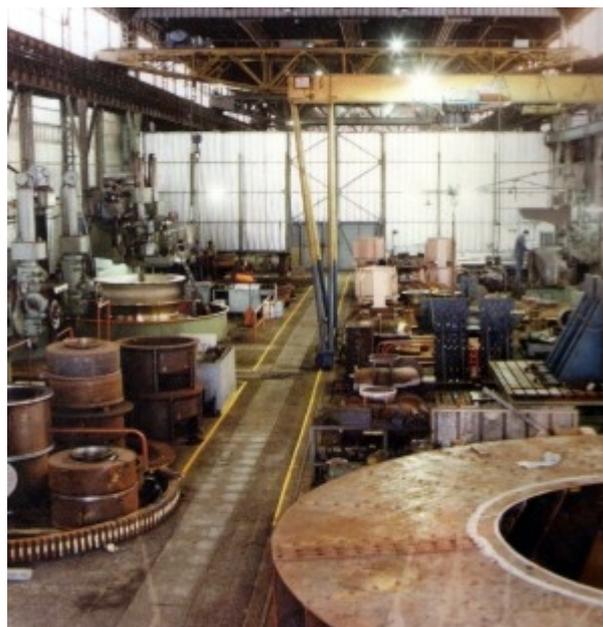


En 1976, Antoine Hanot, un des meilleurs mouleurs de Bracq-Laurent, a eu les honneurs de la revue " FONDEUR D'AUJOUR-D'HUI ".

L'atelier de construction mécanique



Spacieux et éclairé par de hautes verrières, l'atelier de construction mécanique était l'univers de la machine-outil. Toutes les formes d'usinage étaient réalisables. Dans une étonnante symphonie mécanique, les robustes machines éraflaient, usinaient, perçaient, réduisaient sans cesse en copeaux le métal avec une extraordinaire minutie.



Les Établissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

La chaudronnerie

Autre pilier de l'usine Bracq-Laurent : l'atelier de chaudronnerie. Sous les mains expertes des chaudronniers, les feuilles de métal y devenaient de véritables objets, de taille plus ou moins imposante.



Le bureau d'études

Changement de décor. Dans le bureau d'études, les machines cédaient la place à des tables à dessins. A partir d'un croquis et de quelques notes prises lors d'un rendez-vous avec un client, les dessinateurs élaboraient les plans, les dessins et les nomenclatures des machines qui allaient ensuite être fabriquées dans les différents ateliers de l'usine.



Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

Les fabrications

De la construction des fours à pyrites à Lens à partir de 1879 jusqu'aux dernières coulées de fonte à Achicourt en 1987, l'entreprise Bracq-Laurent a accompagné, en France et bien au-delà des frontières, le développement de nombreuses entreprises industrielles toutes activités confondues.

Voici ci-dessous quelques illustrations de ces fabrications pour les industries chimiques, hydrauliques, nucléaires, mécaniques.



Roue dentée 6 mètres de diamètre



Cuve pour l'industrie chimique



Pompe hydraulique pour Anaba - Algérie



Dispositif d'ouverture pour l'industrie nucléaire



Pièce de chaudronnerie



Table de raboteuse fraiseuse



Pompe pour l'écluse de Mardick (Nord)

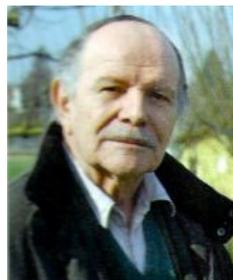
Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

Les hommes

A l'origine de l'usine Bracq-Laurent : des hommes. "Monsieur Emile" père, "Monsieur Emile" fils, "Monsieur Michel", "Monsieur Pierre", mais aussi et surtout, les hommes et les femmes qui, par leur travail et leur savoir faire, contribuèrent à la renommée de cette entreprise familiale.

Certains y effectuèrent toute leur carrière, d'autres y apprirent leur métiers, d'autres encore n'y restèrent que quelques années... Tous cependant conservent de leur passage chez Bracq-Laurent d'agréables souvenirs.



Beaucoup d'ouvriers ont appris leur métier aux côtés des anciens. Ces derniers prenaient sous leurs ailes les jeunes, parfois tout juste sortis de l'école, et leur transmettaient leur savoir-faire. S'ils acceptaient de leur confier leurs outils, mieux valait y faire attention ! Il n'était pas rare non plus que des pères forment leurs fils et des oncles leurs neveux. Que de familles ont grossi les rangs des ouvriers.

Au delà du travail proprement dit, certains jours étaient l'objet de réjouissances, comme les remises de médailles du travail ou le fête de la saint Eloi, le lundi suivant le 1er décembre. Ce jour-là les patrons décoraient quelques ouvriers de la médaille d'honneur du travail pour leurs nombreuses années de service et conviaient les retraités à un grand dîner. La même semaine, dans les bureaux et les ateliers, les employés avaient l'autorisation de fêter Saint-Eloi le vendredi après-midi.



Chaque année, les ouvriers de Bracq-Laurent constituaient une équipe de football pour participer au championnat corporatif de la ville d'Arras, comme sur la photo ci-dessous en 1972.

Il y avait aussi des championnats de tir, tennis de table, pêche, pétanque...



En 2011, 25 ans après la fermeture de l'usine Bracq-Laurent, ces anciens salariés ont répondu à l'appel de Pierre Bracq (au centre), acceptant de relater leurs souvenirs de cette entreprise qui a tant marqué leur existence. L'occasion de belles retrouvailles et de franches rigolades.

Les Etablissements BRACQ-LAURENT 1879-2009

De Lens à Achicourt

En avril 1986 Bracq-Laurent est mis en redressement judiciaire par décision du Tribunal de Grande Instance de Béthune. Après plusieurs prolongations d'activité, assorties de licenciements, la liquidation est prononcée le 31 décembre 1986.

La fermeture et ensuite...

Le vendredi noir du 27 mars 1987, une cinquantaine de personnes s'activent encore dans les ateliers et les bureaux... Chacun sait qu'il fait partie de la dernière charrette qui les conduira inexorablement vers la fin de l'aventure Bracq-Laurent.

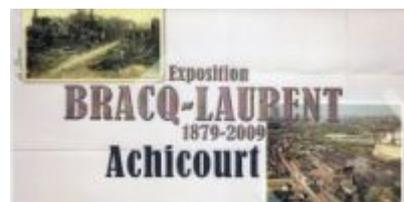
De la vente aux enchères de tout le matériel de Bracq-Laurent en septembre 1987, en passant par les programmes municipaux de la réhabilitation du site à partir de 1989, on arrive à la démolition de tout le site en 2003.

Un projet d'EHPAD est programmé, la première pierre est posée en janvier 2007 et son ouverture a lieu en 2009.

La municipalité d'Achicourt propose à monsieur Pierre Bracq de réaliser une exposition à la mémoire de Bracq-Laurent à l'occasion de l'inauguration de cet EHPAD.

Monsieur Pierre Bracq s'est plongé dans ses archives, ses souvenirs et avec les retrouvailles des anciens ouvriers et employés de l'usine, cette exposition fut inaugurée le 16 avril 2010 et se termina le 20, avec l'aide matérielle de la municipalité. Elle remporta un grand succès et reçut plus de 700 visiteurs, dont une importante délégation d'anciens membres du personnel Bracq-Laurent

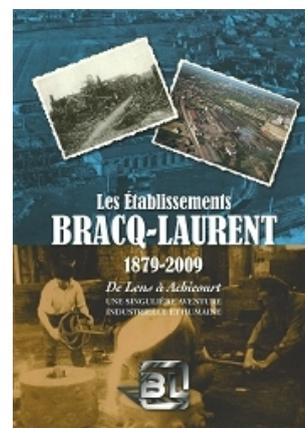
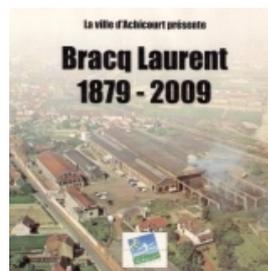
Un DVD fut créé à cette occasion et l'aventure se continua par l'édition d'un livre en 2011.



Le DVD et le livre



L'inauguration de l'exposition le 16 avril 2010



Ces pages ont été élaborées à partir des documents repris sur le DVD de l'exposition et sur l'ouvrage de monsieur Bracq "Les établissements BRACQ-LAURENT 1879-2009 de Lens à Achicourt, une singulière aventure industrielle et humaine".



Depuis, sur l'emplacement de l'usine, s'est construit un EHPAD (Etablissement pour Personnes Agées Dépendantes) "Les jardins du Crincho", un béguinage ainsi que des habitations individuelles.

